

Le Parvis • Vos questions bibliques et théologiques

Marie Annick : La création est-elle vraiment bonne ?



Bonjour, dans le même registre que Marie-Claire : on peut imaginer que le mal provient de notre non respect des commandements, en particulier celui de l'amour, mais la souffrance elle trouve son origine dans la création faite par Dieu : souffrance physique, que même les animaux sauvages ont à subir ; croître et se multiplier, sans l'existence de la mort n'est pas possible. Que penser donc de la création du monde qui me paraît parfois imparfaite, même si la beauté du monde m'émerveille ? Je sais que notre intelligence n'est pas suffisante devant la grandeur et la magnificence de Dieu : c'est la réponse que j'ai trouvé, mais j'aimerais avoir la vôtre. Un grand merci pour votre retraite.

Bonjour. On n'en finit jamais avec cette difficulté... et c'est bien normal ! Nous aussi nous balbutions malgré les années d'étude de théologie... Cela ne suffit pas ! Votre réponse est belle et parfaitement biblique : Job a fait la même. À Dieu qui lui montre toutes les splendeurs et les mystères de sa création, il dit : *«Je sais que tu es tout-puissant ce que tu conçois, tu peux le réaliser. J'étais celui qui voile tes plans, par des propos dénués de sens. Aussi as-tu raconté des œuvres grandioses que je ne comprends pas, des merveilles qui me dépassent et que j'ignore. Écoute, laisse-moi parler je vais t'interroger et tu m'instruiras. Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi je me rétracte et m'afflige sur la poussière et sur la cendre»* (Job 42, 1-6). Et pourtant elle vous laisse sur votre fin, car nous aimons tenir des certitudes et non des mystères. Certaines choses peuvent être expliquées mais nous devons toujours nous tenir devant le mystère. Un mystère qui se déploie pleinement sur le sommet du Golgotha, sur le visage du Crucifié. Dieu n'est pas venu expliquer la souffrance mais la remplir de sa présence. Il avait voulu le monde comme le lieu où l'homme pouvait grandir vers la parfaite communion avec Dieu. L'homme a préféré se saisir par lui-même du bonheur – ou plutôt de ce qu'il prenait pour le bonheur. La Genèse nous dit qu'alors Dieu a fait la mort. Pas avant. Il l'a faite pour que l'homme ne reste pas à jamais coupé de lui. Et avec la mort, vient la souffrance... C'est bien ce que nous vivons aujourd'hui ! Mais nous avons la grâce de savoir que Dieu ne nous a pas abandonnés à notre sort. Qu'il nous ouvre les portes du Royaume par la mort et la résurrection de son Fils. Marchons donc à sa suite !

Mercredi 27 avril 2011

Marie : Marie et Jésus



Bonjour à tous et bonnes Pâques à chacun. Jésus répondant à Marie lui dit : *«Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.»* Que signifie «ne me touche pas car je ne suis pas encore monté vers le Père» ? Marie est une femme orientale qui a besoin de toucher, de sentir. Elle a une grande proximité à son «Rabbouni». Y a-t-il un lien avec une tradition juive ? Même si le Christ n'appartient pas qu'à Marie et se donne à tous, pourquoi une telle parole ?

Cette parole en effet nous choque si l'on s'en tient au plan affectif. Elle semble mettre une distance entre Jésus et Marie de Magdala alors que ces retrouvailles ont dû être incroyablement émouvantes... En réalité, il faut comprendre cette expression comme signifiant la nouvelle condition du Ressuscité : il ne s'agit pas de continuer la relation d'amitié humaine qui existait entre Jésus et Marie mais de découvrir et de reconnaître en lui le Ressuscité dont la chair n'est pas celle d'un mortel réanimé mais une chair glorieuse, prémices des corps glorieux qui seront les nôtres dans le Royaume. Tenir, c'était d'une certaine façon retrouver du connu. Or Jésus veut entraîner Marie plus loin : jusqu'à son Père qui est aussi le sien, à elle. Bonnes fêtes de Pâques à vous aussi !

Mardi 26 avril 2011

Marie Claire : Un Dieu bon qui engloutit dans la mer ?



Bonjour, c'est peut être trop tard, mais je tente de poser ma question... Que répondre à une personne catholique mais pas très pratiquante, qui, ayant assisté à la veillée pascale, vous demande à la sortie comment Dieu, qui est tout Amour, peut faire périr tant d'Égyptiens au passage de la mer Rouge ? Merci d'avance.

Bonjour, merci pour cette question qui nous confronte au problème redoutable du mal. En ce qui concerne le texte d'abord, on peut faire remarquer que la Bible exprime les choses sur le mode du récit : il ne s'agit pas nécessairement d'un événement historique, mais du fait qu'Israël se reconnaît comme le peuple de Dieu parce que Dieu est Celui qui l'a sauvé de la mort. Le reste tient à la cohérence du récit et à un certain réalisme : il n'y a pas d'action dans l'histoire qui, même si elle vise un but bon en lui-même, n'ait quelques conséquences dommageables.

Plus profondément, cette interrogation s'est posée très tôt aux hommes religieux. Ainsi un midrash (explication de l'Écriture en milieu juif, qui procède aussi sur le mode narratif) dit que les anges qui se réjouissaient de la victoire d'Israël, se sont fait réprimander par Dieu : «*Comment pouvez-vous vous réjouir alors que mes enfants les Égyptiens ont été engloutis dans la mer ?*» Ce qui est une manière, même pour le peuple élu, de rappeler que tous les hommes sont aimés de Dieu. Les Pères de l'Église donnent un autre type d'explication en spiritualisant le texte : les Égyptiens symbolisent la part en chaque homme qui refuse Dieu et doit donc mourir pour que l'homme parvienne en Terre Promise, c'est-à-dire à la vie éternelle.

Il reste enfin, à un dernier niveau, la grande question du mal, «mystère d'iniquité à l'œuvre dans le monde», comme dit Paul, mal que nous souffrons et commettons sans cesse. On ne peut apporter de réponse théorique satisfaisante à cette question. La seule réponse est donnée par Jésus qui est venu librement partager notre souffrance, bien plus : la prendre sur lui et nous délivrer ainsi, aujourd'hui de l'absurdité de souffrir et, dans l'avenir que nous ouvre sa résurrection, de tout mal. C'est précisément ce que nous fêtons en cette période : bonnes fêtes de Pâques !

Lundi, 25 avril 2011

Nicole : Marie, mère de Jésus



Bonjour, je me pose une question : Marie était au pied de la croix. Jésus la confie à saint Jean, mais on ne parle pas d'elle à la résurrection de Jésus. Savait-elle dans son cœur de mère que son fils était vivant ? Les évangiles sont très discrets à son sujet. On reparle de Marie le jour de la Pentecôte où elle priait au milieu de ses disciples, mais était-elle avec les apôtres quand il leur apparut ? Merci de m'éclairer car Marie tient une grande place dans ma vie. Merci pour cette route de Pâques.

Bonjour et merci pour votre question. À vrai dire, vous résumez vous-même fort bien les données des Évangiles et des Actes des Apôtres, et je ne pourrai vous en dire davantage ! Si les Évangiles désirent garder cette «discretion», ne faut-il pas accepter de ne pas tout savoir ? La finale de l'Évangile selon saint Jean dit bien que «*Jésus a accompli encore bien d'autres signes qui ne sont pas inscrits dans ce livre...*» (Jean 20,30). Il ne s'agit pas de récits exhaustifs de tout ce qui s'est passé, mais simplement de ce qui est utile pour notre foi.

Ceci dit, cela n'a pas empêché certains mystiques d'imaginer d'autres scènes. Saint Ignace de Loyola, par exemple, pense que Marie a bénéficié de la première apparition du Christ ressuscité. D'autres auteurs, au contraire, disent qu'elle n'en avait pas besoin. Chacun peut prolonger cette méditation dans sa prière...

Lundi 25 avril 2011



Brigitte : Homme psychique / homme spirituel...



Bonjour et merci pour cette retraite en ligne. Ce matin en lisant la méditation du jour, je ne comprends pas ces mots : Passage de «l'homme psychique» à «l'homme spirituel» (1 Corinthiens 2,14). J'ai relu cela dans ma bible, mais je bloque. Est-ce à-dire qu'il faille opposer l'homme psychique et l'homme spirituel ? qu'est-ce que l'homme spirituel ? qu'est-ce que l'homme psychique ?

Bonjour, votre question se justifie en effet. Le vocabulaire de Paul n'est pas simple à appréhender ! L'*homme psychique*, pour Paul, c'est l'homme qui s'arrête à lui-même ; l'homme qui ne compte pas sur Dieu et ne s'ouvre pas à son Esprit pour devenir un «*homme spirituel*». Paul n'oppose pas l'esprit de l'homme à l'Esprit de Dieu (pas plus que la chair à l'esprit) mais, dans la droite ligne de toute la théologie biblique, affirme que l'homme ne se réalise pleinement que dans sa relation à Dieu, dans son ouverture à l'Esprit de Dieu. L'homme n'est totalement homme que quand il devient «*homme spirituel*». On trouve aussi – pour signifier la même chose – la double expression : «*vieil homme / homme nouveau*». De même qu'on est appelé à passer du vieil homme à l'homme nouveau, de même, l'homme psychique est appelé à passer à l'homme spirituel. J'espère vous avoir quelque peu éclairée.

Mardi, 26 avril 2011

Annick : Le tombeau vide



Bonjour. Beaucoup de questions à propos de l'Évangile de ce dimanche : d'abord, «l'autre disciple», bien qu'arrivé le premier au tombeau, n'y entre pas le premier : pourquoi ? Est-ce simplement une marque de respect envers son aîné ou y a-t-il un sens symbolique ? Ensuite, toujours à propos de ce disciple, il est dit qu'en se penchant il aperçoit les linges, pourtant ce n'est qu'après être entré dans le tombeau qu'il «*vit et crut*» ; sa vision fut-elle influencée par le fait de se trouver à l'intérieur du tombeau ? Autre chose : pourquoi, alors que les linges «*gisent à terre*», en désordre, apparemment, et dans un endroit quelconque, le suaire est-il «*roulé à part*», donc déposé avec soin, et «*dans un endroit*», donc pas n'importe où ? Cette différence a-t-elle une signification ? Enfin, je ne comprends pas la dernière phrase : comment pouvaient-ils ignorer que Jésus devait ressusciter, alors qu'il le leur avait annoncé et répété plusieurs fois avant sa mort ?

Bonjour et merci pour cette salve de questions qui montrent que vous lisez les textes avec une attention scrupuleuse... Les détails, certes, sont, importants, mais ils ne parlent que rapportés à l'ensemble du projet de l'évangéliste. Or deux éléments importants du Quatrième Évangile sont perceptibles derrière ce récit et éclairent en grande partie les questions que vous vous posez. Le premier est le miracle de la résurrection de Lazare placé au chapitre 11 comme une préfiguration, encore imparfaite, de ce qui va arriver à Jésus. Lazare sort du tombeau à la voix de Jésus, «*les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire*» (11,44), tandis qu'ici les bandelettes gisent à terre, montrant que Jésus s'est libéré et le suaire est roulé à part, montrant la maîtrise qu'il a eu dans cet événement inouï de sa résurrection.

Le second élément est le rôle joué par «le disciple que Jésus aimait» qui apparaît à partir du chapitre 13 de l'Évangile. C'est, disent les exégètes, un membre de la communauté fondée par ce disciple qui a rédigé ce Quatrième Évangile ; il fait donc ressortir la place toute particulière qu'occupe le «disciple», en même temps qu'il reconnaît le rôle principal donné à Pierre par Jésus lui-même (voir le chapitre 21). C'est pour marquer le respect dû à Pierre, chef de l'Église, que le disciple le laisse entre le premier ; mais le disciple est présenté comme celui qui a l'intuition spirituelle la plus juste (cf. aussi 21,7 où il reconnaît le Seigneur le premier) : c'est donc lui qui comprend, le premier, ce qui s'est passé. La formule «*il vit et il crut*» est remarquable en ce sens précisément qu'il a vu... qu'il n'y avait pas grand chose à voir, et que c'est l'absence, le manque, qui a provoqué sa foi.

Enfin les annonces que fait Jésus de sa passion et de sa résurrection se trouvent dans les synoptiques, mais non dans le Quatrième Évangile. Pour celui-ci, c'est «d'après l'Écriture» que l'on peut comprendre la résurrection, c'est-à-dire par l'interprétation des prophéties qui l'annoncent.

Dimanche 24 avril 2011

Paul : Vigile pascale

? Pourriez-vous expliquer et détailler un peu le lien qui existe entre les sept lectures de l'Ancien Testament que nous entendons chaque année à la vigile pascale ? Un grand merci d'avance. Et bonne montée vers Pâques à toute votre équipe.

Bonjour, merci pour votre question qui nous introduit à la grande liturgie de cette nuit. Je vous signale qu'un article sur le site intitulé «Pâques» présente le déroulement de la vigile pascale : vous y accédez en vous rendant dans la rubrique Temps Liturgique.

Voici ce qui est dit à propos des lectures : *«La vigile pascale est aussi mémoire de l'histoire du salut. La résurrection que nous célébrons n'est pas un événement isolé, mais l'accomplissement du dessein éternel et bienveillant de Dieu : accueillir l'homme dans le partage de la plénitude de la gloire divine. La liturgie se poursuit donc par une longue succession de textes bibliques qui, de la Genèse (1,1-2,2 et 22,1-13.15-18) à la lettre aux Romains (6,3-11), sans omettre le passage de la mer Rouge au livre de l'Exode (14,15-15,1), Isaïe prophétisant la délivrance définitive du peuple de Dieu (54,5-14 et 55,1-11), Baruch (3,9-15.32-4,4), et Ézéchiel (36,16-28), retracent, à la manière du poème judaïque des Quatre nuits, l'histoire des hommes que Dieu vient sauver. Une histoire qui est la nôtre et qui, déjà, nous fait exulter de joie : 'Ô nuit qui nous rend la grâce et nous ouvre à la communion des saints, nuit où le Christ brisant les liens de la mort, s'est relevé victorieux des enfers. (...) Ô nuit bienheureuse où se rejoignent le ciel et la terre, où s'unissent l'homme et Dieu' (Exultet de la nuit de Pâques).»*

J'ajouterai que les deux grands thèmes de ces lectures sont l'amour de Dieu pour l'homme (cf. Genèse, Isaïe) et l'eau, symbole de la délivrance de la mort (Exode) et du péché (Ézéchiel). Elles montrent donc comment la Résurrection du Christ accomplit le dessein de salut de Dieu et comment nous sommes concrètement rendus participants à ce salut par l'eau du baptême. Bonnes fêtes de Pâques !

Samedi, 23 avril 2011

Claire : Trois jours et trois nuits ?

? Bonjour, et merci pour cette magnifique route de Pâques, où j'ai trouvé chaque jour de quoi m'aider à cheminer. Si le «Parvis» n'est pas encore clos au terme de notre parcours, je souhaiterais vous poser in extremis une question peut-être bien naïve : Je lis dans le texte de l'Évangile proposé aujourd'hui «le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre durant trois jours et trois nuits». Or, si Jésus est mis au tombeau le vendredi Saint et qu'il ressuscite au matin de Pâques, si j'ose dire «le compte n'y est pas». L'aspect «mathématique» de la chose n'a pas d'importance, mais j'ai peur de ne pas avoir saisi toute la dimension de ces paroles du Christ ; il me semble que quelque chose m'échappe peut-être. Pourriez-vous m'éclairer ? En vous souhaitant de très belles fêtes de Pâques.

Bonjour et merci de votre question qui se pose bien sûr ! Il faut bien distinguer deux choses : la prédiction (qui n'est pas dans l'Écriture) et la prophétie (qui ne prédit pas l'avenir). Une prophétie est une parole chargée d'un sens à déchiffrer. Ce sens vise le plus souvent une situation présente, mais, par le biais de la typologie ou des figures, il peut aussi éclairer une situation future et notamment les mystères de la vie du Christ. Jonas, englouti puis dégluti par le monstre marin est une figure du Christ mort

et ressuscité. De même que Jonas a été jeté à la mer pour préserver ses frères, de même Jésus s'est enfoncé dans la mort pour sauver tous les hommes. Les trois jours se retrouvent quelque peu dans les trois jours de la Passion (jeudi, vendredi, samedi) mais on peut aussi dire que le Christ est resté dans le tombeau trois jours : entre la fin du vendredi et le début du dimanche ! Cela n'a pas vraiment d'importance en réalité comme vous le pressentez. L'essentiel est de se laisser éclairer par le sens des paroles de l'Ancien Testament et non pas de vérifier la véracité du présent par le fait que c'était prédit !

Et de fait, les «trois jours» sont mentionnés à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament. Ils symbolisent représentant le temps de l'épreuve. Signalons au moins Genèse 22,4 : «*Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin*», l'«endroit» étant celui où il devait immoler son fils. Il y a aussi ce très beau passage du livre d'Osée : «*Venez, retournons au Seigneur. Il a déchiré, il nous guérira ; il a frappé, il pansera nos plaies ; après deux jours il nous fera revivre, le troisième jour il nous relèvera et nous vivrons en sa présence*» (Osée 6,1-2). Ces trois jours d'épreuve sont bien ceux que Jésus a souffert avant d'être relevé par la puissance de l'Esprit de résurrection.

Vous voyez, je l'espère, mieux quel lien peut s'établir entre des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est bien ce que nous allons revivre en cette nuit au cours de la vigile pascale : une relecture typologique de passages de l'Ancien Testament qui nous permettent – sans pour autant la prédire – de comprendre plus profondément le mystère de la résurrection du Christ. Belles fêtes de Pâques à vous ! (Nous avons encore une semaine ensemble !)

Samedi 23 avril 2011

Annick : Lavement des pieds



Bonjour, j'ai un peu de difficulté à comprendre le dialogue entre Pierre et Jésus, ou plutôt, surtout la réponse finale que Jésus fait à Pierre : alors qu'au début Pierre refuse de se laisser laver les pieds par Jésus, il accepte ce geste avec un enthousiasme débordant une fois qu'il a reçu cette parole : «*Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi...*» Pourquoi, alors, Jésus lui répond-il par après qu'il n'a pas besoin de se laver, finalement, parce qu'il serait «*déjà pur*» ? Sans doute que je ne comprends pas bien cette phrase de Jésus : «*Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver : on est pur tout entier*». Pourquoi Jésus lui fait-il cette réponse suite à son désir de se faire laver non seulement les pieds mais aussi les mains et la tête ? Merci de m'éclairer...

Bonjour et merci pour votre question. Comme cela est souvent le cas chez saint Jean, les mots de ce dialogue peuvent se comprendre à plusieurs niveaux. En fait, ce qui est véritablement en cause ici est non pas la pureté, mais l'humilité. Jésus, quittant son manteau et se ceignant d'un linge pour se mettre aux pieds de ses disciples, se comporte comme un esclave ; c'est l'objet de la leçon qu'il en tire : «*Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres*». Pierre admet, sans bien comprendre pourquoi – il n' imagine pas encore que Jésus va mourir d'une mort d'esclave – que c'est le moyen pour suivre Jésus, et c'est pourquoi il renchérit : «*pas les pieds seulement...*» Mais il n'est pas question ici de pureté : la notion de pureté rituelle n'existe pas dans le christianisme (contrairement au judaïsme) ; c'est le Christ qui nous purifie une fois pour toutes dans «*le bain*» du baptême. En revanche le commandement de nous «*laver les pieds les uns aux autres*», c'est-à-dire de vivre dans l'amour et l'humilité, demeure bien et il est même caractéristique de la vie chrétienne !

Vendredi 22 avril 2011



Marie : Que devient Judas ?



Le Christ, en parlant de Judas et à Judas dit : «mais malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré ! Il vaudrait mieux que cet homme-là ne soit pas né !» Judas concourt au plan divin sans le savoir et reconnaît in fine que le Christ était innocent... il alla se pendre. Le Christ le savait mais ne l'a pas empêché. Il aurait bien évidemment pu «retourner» Judas et il fallait bien que Judas naisse pour que le Christ meurt. Pouvez-vous nous éclairer sur ce rôle «ingrat» de Judas à qui le Christ va offrir finalement son corps «bouchée trempée dans le plat»... Merci de ce beau et profond parcours de carême que je découvre sur votre site grâce à une amie.

Bonjour, et merci de votre question. Oui la figure de Judas nous pose toujours problème... Il personnalise la liberté blessée. Et Dieu en face de lui s'en tient à ce qui est son attitude devant l'homme depuis le jardin des origines : il le laisse choisir. Judas n'était pas prédestiné, programmé par Dieu pour livrer son Fils ! Mais Judas était un homme faillible et Jésus a voulu s'entourer d'hommes faillibles... L'Église d'aujourd'hui est aussi faite de ces hommes – et de ces femmes – faillibles. Judas est allé au bout de cette liberté faillible. C'est un choix de sa part et non pas une contrainte subie de la part de je ne sais quelle volonté perverse. Dans le jardin des origines, Dieu n'a pas retenu Adam et Ève de s'emparer du fruit. Au jour du dernier repas, Jésus ne retient pas la main qui se tend pour prendre la bouchée. Et ce qui compte, ce n'est pas le fait de prendre la bouchée mais ce qui habite en cet instant le cœur de Judas. Et cela, nous le savons pas vraiment bien sûr. Même si on a émis beaucoup d'hypothèses : jalousie, impatience, zèle politique... Judas ne veut plus suivre Jésus ; il préfère le précéder, forcer le destin. Qui sait si Jésus ne le fera pas, le miracle espéré, une fois arrêté ? La seule réponse que nous puissions apporter à cette énigme qu'est Judas est celle-ci : Dieu ne touche pas à la liberté de l'homme. Jamais. Quel qu'en soit le prix.

Mercredi 20 avril 2011

Étienne : Prière du mercredi 20/04



Je n'ai pas compris le sens de cette expression : «nous projetons sur toi nos espoirs trop courts et nos désirs de vaine gloire». Avec mes remerciements pour vos explications.

Bonjour, la prière proposée pour chaque jour est une manière de reprendre la thématique de la journée, de se l'approprier en quelque sorte. En quoi ressemblons-nous parfois, au moins un peu, à Judas ? Peut-être en ce que nous projetons nos propres désirs sur Dieu au lieu de nous mettre d'abord à l'écoute de son désir, de sa volonté sur nous ? Ou bien en ce que nous voulons un résultat immédiat à notre prière au lieu de laisser le Seigneur tracer son chemin en notre vie... Bien sûr, nous ne sommes pas Judas, mais la tentation à laquelle il a cédé peut tout de même se présenter à nous... J'espère vous avoir éclairé... Bonnes fêtes de Pâques !

Mardi 19 avril 2011

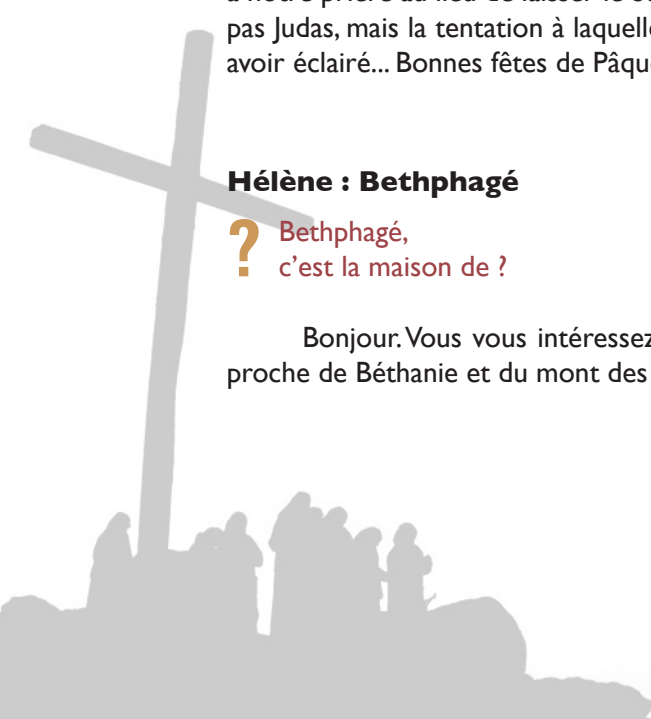
Hélène : Bethphagé



Bethphagé, c'est la maison de ?

Bonjour. Vous vous intéressez, je pense, à l'étymologie du nom de Bethphagé, C'est un lieu-dit proche de Béthanie et du mont des Oliviers dont le nom signifie : maison des figes.

Mardi 19 avril 2011



Pierre : Comment être digne ?

Bonjour et merci pour cette belle route de Pâques qui bouscule ma conscience, peut-être parce que se dévoile la vraie nature du péché. N'est-ce pas notre tiédeur, notre manque de foi, notre regard sur nous-mêmes qui font de nous un Judas ? Cette question me taraude depuis dimanche, lorsque, dans ma paroisse, après avoir participé à la lecture de la passion, je suis monté à l'autel pour communier au corps et au sang du Christ, avant d'aider le prêtre à distribuer la communion. «*Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir...*» Mais comment être digne de donner le corps du Christ ? Bonne semaine sainte dans la joie de la résurrection.

Bonjour et merci de nous partager vos interrogations. La méditation de la passion ou la prise de conscience de notre péché ne doit cependant pas nous faire tomber dans le scrupule ! Nous avons à prendre conscience lucidement de notre état de pécheur – qui peut faire de chacun de nous un Judas ou un Pierre – mais plus encore que nous sommes des pécheurs sauvés ! Vous ne citez pas entièrement la formule du centurion de l'évangile que reprend la liturgie : «*mais dis seulement une parole et je serai guéri*». Jésus est allé chez le centurion et a guéri son fils ; de même il vient à nous en chaque communion et continue à nous guérir. Il n'est donc plus vraiment question de dignité (personne n'est «digne» et on ne peut par soi-même y parvenir) mais d'action de grâce devant l'action de Dieu qui vient à nous et nous sauve ! Belles fêtes de Pâques !

Mardi 19 avril 2011

Étienne : Rachat, rançon

Bonjour et merci pour cette retraite de Pâques très enrichissante. Juste deux petites explications, s'il y en a tout du moins. Pourquoi trouve t-on dans les Écritures les mots de «rachat» et de «rançon» à propos du Christ ? Je les trouve brutaux envers l'être d'amour qu'est Jésus ! En second lieu, pourquoi reproche-t-on aux juifs d'avoir crucifié le Christ, alors que cela était non seulement annoncé depuis les prophètes, mais que Jésus lui même l'annonce comme étant la volonté de son Père ? Doit-on considérer ces deux points comme étant le mystère de la Passion sans chercher à comprendre ? Ou pourrait-on si possible l'approfondir un peu, dans le but d'approfondir notre foi. Merci de votre éminent éclairage.

Bonjour et merci pour vos questions. Les mots de rançon et de rachat que vous soulignez, sont mal compris et peuvent gêner si leur sens biblique est oublié. Dans la Loi juive en effet, celui qui perdait ses biens et était vendu en esclavage pouvait être racheté par le membre le plus proche de sa famille ; celui-ci en avait même le devoir. Il en allait de même pour celui qui mourait sans enfants : le membre le plus proche de sa famille devait épouser sa veuve pour lui donner une postérité (voir par exemple le livre de Ruth). Celui qui exerçait ainsi son «droit de rachat» était appelé le *goel*, ce que l'on traduit en français par «*rédempteur*», mot qui nous gêne beaucoup moins car il n'a plus aujourd'hui qu'un sens religieux.

Ce langage est appliqué métaphoriquement à Dieu : dans l'Exode par exemple, il est dit que Dieu est le rédempteur de son peuple puisqu'il le rachète de l'esclavage de l'Égypte (6,6). Ce qui signifie donc qu'il le sauve et qu'il le considère comme de sa famille ! Et c'est tout naturellement que ce terme a été appliqué à Jésus, Dieu fait homme pour venir «*racheter*» son peuple, c'est-à-dire le libérer de l'esclavage auquel le soumettaient le péché et la mort (cf. Galates 4,3-8, qui montre bien que Jésus nous a libérés du péché, de l'idolâtrie, ce qui fait de nous des enfants de Dieu). En langage plus moderne, on dirait simplement que Jésus nous a libérés, et nous savons bien que c'est en donnant sa vie qu'il a accompli cette libération.



Quant à reprocher aux Juifs la crucifixion, c'est une contre-vérité historique puisque la crucifixion était un supplice romain... Les évangiles montrent que tous (c'est-à-dire tous les hommes) sont en un sens responsables de la mort de Jésus et, en un autre sens, que personne ne l'est puisqu'il s'est livré lui-même et que chaque protagoniste du drame le renvoie à d'autres... L'évangile qui semble le plus incriminer les Juifs dans la mort de Jésus (et d'ailleurs les dirigeants plus que le peuple) est celui de Matthieu parce qu'il a été écrit dans un contexte d'opposition entre Juifs et premiers chrétiens ; il reflète donc plutôt les querelles de son époque. On ne peut donc s'appuyer sur la passion – que Jésus a vécue pour tous les hommes –, pour justifier un antijudaïsme qui malheureusement a été trop longtemps répandu !

Lundi 18 avril 2011

Victoria : Tout en tout ?



Je ne comprends pas les derniers mots de ce passage de l'homélie de frère Pierre-Marie. Pouvez-vous les expliquer, s'il vous plaît ? Merci. «La création qui déjà 'chantait la gloire de Dieu' (Ps 19,1-3) peut tressaillir d'allégresse en participant à sa manière à la rédemption du Christ qui désormais est, non seulement 'tout en tous', mais 'tout en tous' (1 Co 15,28 ; Col 3,11).»

Merci pour votre question qui nous permet de constater que, malgré les relectures, nous avons laissé passer une coquille qui, effectivement, prive cette phrase de sens. Pardonnez-nous cette erreur. Deux expressions de Paul sont juxtaposées : le Christ sera «*tout en tous*» (1 Co 15,28) et le Christ sera «*tout en tout*» (Col 3,11) – autrement dit : en toute chose. Cela implique, comme veut le montrer l'homélie, que la Rédemption ne concerne pas seulement l'homme mais l'ensemble de la création.

Lundi 18 avril 2011

Guy : Résurrection des saints



Dans l'Évangile de saint Matthieu, il est dit : «*Et voici que le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas ; la terre trembla et les rochers se fendirent. Les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de nombreux saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la ville sainte, et se montrèrent à un grand nombre de gens*». Pourquoi dit-on que les morts qui étaient ressuscités sont sortis du tombeau après la résurrection, alors qu'on était en train de le crucifier ? N'est-ce pas plutôt avant ? Merci et bonne Semaine Sainte.

Bonjour et merci pour votre question qui nous ramène à ce qu'on appelle le «genre littéraire» des textes bibliques. En effet ce verset intervient dans le récit que fait Matthieu de la Passion, mais il n'appartient pas, lui, au genre du récit. Comment le sait-on ? D'une part parce qu'il n'apparaît pas dans les autres récits de la Passion (sauf la mention du voile du Temple, chez Marc) ; d'autre part, parce qu'il reprend les termes des prophéties du Jour du Seigneur (le jour du jugement) en particulier Amos 8,9. Il s'agit donc là d'un langage symbolique utilisé par Matthieu afin que ses lecteurs d'origine juive comprennent que, par la mort de Jésus, sont accomplies et même dépassées les promesses et que cette crucifixion, loin d'être un échec, est le vrai «Jour du Seigneur», le jour où il se manifeste dans sa gloire.

Aussi ne faut-il pas se fixer sur la vraisemblance des événements rapportés ni sur leur matérialité ; en revanche leur symbolisme est éclairant : le voile du Temple se déchire, c'est-à-dire que désormais tous ont accès auprès de Dieu (seul auparavant le grand prêtre pouvait pénétrer dans le Saint des Saints derrière le voile) ; la terre tremble : toute la création est concernée par la rédemption, elle est elle aussi renouvelée ; les morts ressuscitent : la mort et la résurrection de Jésus annoncent et permettent notre propre résurrection.

Dimanche 17 avril 2011



Marie Françoise : Résurrection de la chair ?

Bonjour, je ne suis pas sûre de saisir vraiment l'Évangile de Lazare. Comme bien d'autres, j'ai perdu un être cher, pleuré près de son corps et voulu alors qu'un miracle se produise pour que la vie revienne et que soit restituée la présence charnelle. J'achoppe sur les mentions concrètes de ce passage («*il sent déjà*»...) qui me laissent dans une perplexité douloureuse...

Manque de foi ? J'achoppe pareillement, quand je récite le Credo, sur «*la résurrection de la chair*». Si seule l'âme importe et la présence spirituelle en Dieu, pourquoi Jésus prend-il la peine de ranimer Lazare ? Pourquoi cette importance donnée au corps dans les récits de miracle et le Credo ? Les interprétations métaphoriques ne me satisfont pas absolument car elles sautent à pieds joints par dessus la réalité corporelle. Et la foi chrétienne est celle en un Dieu incarné ! Mais quid du cadavre ?... Désolée pour cette question naïve ! Merci pour ce chemin, merci de m'éclairer encore !

Merci de partager ainsi vos interrogations. Il est bien vrai qu'il y a dans la séparation physique que provoque la mort quelque chose de révoltant ou de désespérant, tant cela nous semble irrémédiable. Et l'évangile nous montre, par les larmes de Jésus, que Dieu comprend cela (au sens qu'il le prend en lui) et en a compassion. Mais le corps ne se réduit pas à un ensemble de processus physico-chimiques qui s'arrêtent à la mort : il est la personne même. Et c'est bien pourquoi notre foi en un Dieu incarné, comme vous le dites très justement, nous conduit à croire aussi à la résurrection de la chair. «*Le Verbe s'est fait chair*», Dieu a pris un corps, précisément pour que, par sa résurrection, nos corps aussi ressuscitent. Nous sommes malheureusement trop marqués par un dualisme, d'origine païenne (grecque) et non chrétienne, qui dissocie l'âme et le corps et leur attribue deux natures et donc deux destins différents. Mais, pour toute la pensée biblique, l'homme est un : corps, âme et esprit. Et c'est donc tout entier qu'il est promis à la résurrection.

La question devient donc celle du : comment ? Et là, nous ne pouvons que tâtonner. L'évangile nous offre le modèle des apparitions du Christ après sa résurrection : c'est bien lui, avec un corps, son corps (cf. Luc 24,39 : «*Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ! Touchez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai.*») ; mais on ne le reconnaît que s'il se laisse volontairement reconnaître. Un corps spirituel donc, au sens de soumis à l'Esprit (et, de ce point de vue, importe donc peu ce que devient le cadavre) ; ce qui implique que nous serons pleinement nous-mêmes, mais dans une vie tout à fait autre. Paul essaie d'approcher cela par un ensemble de métaphores (I Corinthiens 15,35-53). Mais on est surtout là dans le domaine de la confiance : confiance en Jésus qui a ouvert pour nous le passage vers une vie en plénitude que nous découvrirons.

Mercredi 13 avril 2011

Adam : Mort pour nos péchés ?

L'Église dit que le Christ est mort pour nos péchés ; en même temps elle fait un parallèle entre la Pâque juive et la Pâque chrétienne. Mais dans la Pâque juive, on dit seulement que Dieu a libéré son peuple de son esclavage, sans tenir compte du fait qu'il était pécheur ou pas. De même chaque fois que Jésus guérit un malade, Il le fait sans aucune question concernant ses éventuels péchés. On dirait que ce qui l'intéresse est la misère humaine et non ses péchés. Pourquoi alors l'Église en fait une telle comptabilité, en allant jusqu'à les classer ? Pour le dire autrement, je sens personnellement une différence entre «*Il est mort à cause de nos péchés*» (culpabilisant) et «*Il est mort pour nous libérer, nous montrer qu'une autre façon de vivre est possible*». Quelle est la position officielle de l'Église et ces deux points de vue sont-ils conciliables ? Merci pour les réponses.



Bonjour et merci pour cette question dans laquelle beaucoup de choses sont présentes et... un peu mélangées... Vous vous référez au parallèle entre Pâques juive et chrétienne ; mais la référence biblique pourrait remonter plus haut : c'est dès la Genèse que l'homme est présenté comme « pécheur », ce qui ne signifie pas seulement qu'il a commis telle ou telle faute, mais qu'il est dans un état de communion imparfaite avec Dieu. C'est cela que le Christ est venu accomplir : rétablir cette communion rompue ou altérée entre l'homme et Dieu. Et c'est cela qui est pour l'homme une libération. Dans l'Exode, la libération prend la forme d'un récit (car la langue et la pensée hébraïques sont très concrètes) : Dieu libère son peuple de l'esclavage qu'il subissait en Égypte (ce qui ne veut pas dire que le peuple n'était pas pécheur ; dans l'Écriture, on parle précisément du péché du peuple à toutes les pages !). De même le Christ libère le peuple de l'esclavage du péché ; bien plus : il nous fait en lui enfants du Père, ce qui va beaucoup plus loin. Et il nous ouvre effectivement une vie nouvelle.

Quant à dire que Jésus guérit sans question sur les péchés, ce n'est pas tout à fait exact. Le lien entre péché et maladie n'est pas toujours souligné (car, contre les opinions de son temps, Jésus voulait lutter contre l'idée qu'on est malade parce qu'on a péché : il n'y a pas de relation directe, causale, entre les deux !). Mais ce lien est parfois clairement indiqué : par exemple dans la guérison du paralytique en Luc 5,13-25, Jésus commence par dire : « Tes péchés sont pardonnés », puis, devant la réaction des Phariséens, il précise : « Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés, je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ta civière et retourne chez toi » (Lc 5,34).

Tout ceci montre donc que Jésus est venu pour nous libérer, par sa mort et sa résurrection (car sa mort seule n'aurait pas servi à grand chose !), de tout ce qui nous empêche de mener une vie pleinement humaine selon le dessein de Dieu (c'est-à-dire libérée de tous les esclavages, y compris celui du péché) et pour nous ouvrir une vie éternelle en Dieu.

Mercredi 13 avril 2011

Edith : Les doutes... la foi...



Comment peut-on affronter avec sérénité la mort quand on n'a pas l'espérance de la vie éternelle ? Je pense aux malades en fin de vie qui n'ont pas la foi... Comment peut-on tenir sans foi, sans espérance, dans une épreuve semblable ? Cet évangile me donne des doutes sur le sens du « je crois ». Je doute souvent. Je ne sais pas si j'aurais répondu comme Marthe devant son frère qui venait de mourir ! Peut-être que ma foi n'est pas assez forte, assez enracinée en moi. Pourquoi doute-t-on ? Le Christ nous a bien dit : « Je suis la résurrection et la vie », alors qu'autour de moi, j'entends dire qu'après la mort, il n'y a plus rien, et cela crée des doutes en moi. Comment me remettre en paix avec mes convictions qui restent toujours tournées vers Dieu ?

Bonjour, merci pour ce partage de vos interrogations qui ne sont pas, à vrai dire, des questions formulées de telle manière qu'on puisse y apporter une réponse précise. Comment tenir dans l'épreuve sans avoir la foi ? Il faudrait justement le demander à ceux qui disent n'avoir pas la foi.

Votre interrogation vient, semble-t-il, des doutes que vous entendez formuler : ce n'est pas une situation nouvelle : tout l'Évangile nous montre des réactions de doute face à Jésus, aussi nombreuses que les réactions de foi. Mais, comme vous le dites vous-même, à quoi cela conduit-il, sinon à une impasse ? Pour dépasser les doutes, il convient d'abord de se rappeler que la foi n'est pas nécessairement quelque chose de sensible : à force de s'examiner pour savoir si on l'a ou pas, on finirait bien par ne pas la trouver ! Il faut surtout se rappeler qu'elle est un don de Dieu et qu'en ce sens, il faut la demander et la redemander sans cesse à Dieu dans la prière : « Seigneur, augmente en nous la foi... », disaient les apôtres. La foi est ensuite toujours à accueillir ; c'est un chemin, et non un objet possédé une fois pour toutes.



Elle n'est vivante et en croissance que si elle conduit à des choix, à des engagements, qui la confortent en même temps qu'ils la prouvent. Bon courage sur ce chemin !

Lundi 11 avril 2011

Elysée : Des deux Lazare

? En lisant l'Évangile de ce dimanche, je n'ai pu m'empêcher de faire le lien avec le Lazare de la parabole du pauvre vivant aux côtés de l'homme riche. Puisque dans cette parabole, on disait au riche que même si un mort revenait à la vie, ses frères ne croiraient point, je me suis demandé si en définitive cette résurrection de Lazare dans l'Évangile de ce jour n'était pas une réponse de Dieu à la requête de l'homme riche. Quelle est la symbolique qui accompagne ces deux passages ? Merci pour cet espace qui nous permet de comprendre et de grandir dans la foi.

Bonjour, vous avez tout à fait raison de rapprocher ces deux passages. Bien qu'ils ne soient pas dans le même évangile, les deux «Lazare» se font signe mutuellement et cela peut éclairer notre prière. Cependant, le mort qui devait ressusciter et être un signe incompris est, plus encore que Lazare, Jésus lui-même ! Et c'est probablement la pointe de la parabole de Luc 16. De plus, il serait réducteur de penser que la résurrection de Lazare – encore plus celle de Jésus – serait une réponse à la requête de l'homme riche... Les textes ne sont pas assez dépendants l'un de l'autre pour cela. Les deux histoires n'ont pas besoin l'une de l'autre pour faire sens. Cela n'empêche pas que nous puissions les relier dans notre méditation personnelle ! Bonne route vers Pâques !

Dimanche 10 avril 2011

Sonia : Jean 5

? Merci à vous pour ce travail édifiant qui me permet chaque jour de découvrir tous ces textes et de nourrir ma foi. Pourriez-vous m'aider à comprendre certains passages : 1. Quand Jésus dit que «le Seigneur n'exauce pas les pécheurs», j'aurais pensé que c'était l'un des buts de sa venue parmi nous. 2. Jésus leur répondit : «Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais du moment que vous dites : 'Nous voyons !', votre péché demeure.» 3. Pourquoi Jésus s'obstine à accomplir des miracles le jour du Sabbat, ce qui le met forcément dans une relation d'opposition avec les Juifs et donc n'est pas source de paix. Merci de votre bienveillance.

Bonjour et merci pour cette salve de questions qui nous aidera à scruter encore mieux le texte. En ce qui concerne la 1^{ère} question, il y a un petit problème d'attribution : ce n'est pas Jésus qui prononce cette phrase, mais l'aveugle guéri. Il se fait simplement l'écho de la croyance du temps ; mais de façon un peu ironique puisque ce qu'il veut justement dire, à mots couverts, est que, puisque Jésus l'a guéri, il n'est donc pas un pécheur, mais au contraire aimé de Dieu qui l'a exaucé.

La seconde phrase que vous soulignez est bien prononcée par Jésus qui parle là de l'aveuglement spirituel et lie connaissance et responsabilité. Celui qui ne sait pas discerner le bien du mal et ne connaît pas la volonté de Dieu est comme un aveugle : même s'il commet des fautes, on ne peut lui en imputer la responsabilité puisqu'il n'a pas eu conscience de ce qu'il faisait. Tandis que ceux qui ont une connaissance précise de la volonté de Dieu (ici : les pharisiens qui se targuent de bien connaître l'Écriture) pèchent lorsqu'ils vont à l'encontre de cette volonté. Leur péché, de façon plus précise, consiste à affirmer qu'ils ont, eux, la vérité sur Dieu et à ne pas vouloir s'ouvrir à ce que vient apporter Jésus et qui était cependant annoncé par les prophètes.

Enfin l'attitude de Jésus n'est pas celle de la provocation, mais celle de la vérité. La véritable paix qu'il est venu apporter ne consiste pas en l'absence de conflits ! S'il multiplie les guérisons le jour du

sabbat, c'est pour rappeler le vrai sens du sabbat qui est de rétablir l'homme dans l'intimité avec Dieu. C'est pourquoi, pour le judaïsme, on doit consacrer cette journée à l'étude de la Parole (le fait de ne pas travailler n'est qu'une disposition pratique pour favoriser justement cette disponibilité pour Dieu). Guérir quelqu'un est donc dans cette perspective un acte éminemment sabbatique. Le reproche adressé aux pharisiens, à travers ces discussions, est de respecter la lettre méticuleusement, mais d'oublier l'esprit qui a présidé à son élaboration. C'est en cela que Jésus est venu «non pas abolir, mais accomplir la Loi».

Jeudi 7 avril 2011

Nicole : Le disciple bien-aimé ?



Bonjour, nous lisons souvent concernant saint Jean : «le disciple bien aimé» ou «celui que Jésus aimait». Je dois dire que chaque fois que je rencontre ces expressions, je suis perplexe par rapport aux autres disciples qui, semble-t-il, étaient aussi aimés de Jésus ! Peut-être avez-vous une explication ? Merci, que Dieu vous bénisse.

Bonjour, merci de poser cette question qui effectivement est induite par les textes. Il faut resituer plusieurs choses pour tenter d'y répondre. 1. Jean l'apôtre et le «disciple bien-aimé» ne sont pas identifiés dans l'évangile. Nous avons l'habitude de le faire mais les textes ne permettent pas de le dire. Il ne s'agit donc pas nécessairement – et probablement pas du tout – d'une préférence de Jésus pour l'un de ses apôtres. 2. La communauté destinataire de cet évangile – que l'on a pu d'ailleurs appeler la «communauté du disciple bien-aimé» – est une communauté persécutée, en proie à des difficultés de tous ordres, comme on le vérifie en particulier dans la première lettre attribuée au même Jean. Il lui fallait donc un ancrage très solide dans une relation très forte avec le Seigneur que le rédacteur lui fournit par ce titre de «disciple bien-aimé». Un proche de Jésus, à coup sûr, quelqu'un en tous les cas dont on peut et doit se réclamer et qui, par la puissance de son témoignage, rattache toute la communauté au Christ. N'a-t-il pas reposé sur la poitrine du Christ (Jean 13,24 ; 21,20) ? Il n'est pas lui-même le rédacteur ultime du quatrième évangile mais le témoin de ces faits, comme le dit encore le texte : «C'est ce disciple qui témoigne de ces faits et qui les a écrits, et nous savons que son témoignage est véridique» (Jean 21,24). La communauté (le «nous» qui reconnaît en lui son «fondateur») peut s'appuyer sur son témoignage. Même si elle n'est pas directement fille de «Pierre», elle n'a pas à rougir d'être fille de celui que Jésus aime !

Jeudi 7 avril 2011

Francine : Pas besoin de se plonger ?



Pourquoi le paralysé de l'évangile de saint Jean, guéri par Jésus, ne plonge-t-il pas dans la piscine, alors que l'aveugle a dû se laver, lui ? Qu'en est-il du péché du paralysé ? Merci pour votre réponse.

Bonjour et merci pour votre question. Les récits de guérison ne mettent pas effectivement en jeu toujours les mêmes éléments. Ce qui guérit tout aussi bien la maladie physique que le péché est la parole de Jésus puisque c'est une parole qui a l'efficacité de la parole même de Dieu. Cette parole s'accompagne parfois de gestes ou d'éléments symboliques qui sont appelés par les circonstances et les nuances du message à faire passer. Ainsi Jésus touche un lépreux, pour montrer qu'il va au-delà des tabous liés à la lèpre. La guérison de l'aveugle est racontée comme une reprise de la création puisqu'au premier jour l'homme avait été modelé avec de la boue et de l'eau. Ce n'est pas l'eau qui est importante mais la parole de Jésus et la démarche de foi de l'aveugle. Dans le cas du paralysé, puisqu'une croyance un peu magique s'attachait à cette piscine, Jésus précisément n'a pas utilisé ce symbole de l'eau : il n'aurait fait qu'entériner une superstition !

Jeudi 7 avril 2011



Guy : Paralysie et péché

Bonjour, dans la liturgie du dimanche passé, dans l'évangile de Jean 9,1-41, Jésus nous disait que l'aveugle de naissance n'était pas aveugle à cause de ses péchés ni à cause des péchés de ses parents. Mais dans l'évangile de ce mardi, Jésus dit au paralytique guéri : «*Te voilà en bonne santé. Ne pêche plus, il pourrait t'arriver pire encore.*» Est-ce que c'était à cause de ses péchés qu'il était paralytique ? Je ne comprends pas. Veuillez m'éclairer s'il vous plaît. La paix du Christ.

Merci pour votre question qui pointe bien les différences de points de vue dont témoignent parfois les textes. Ceux-ci sont souvent dus aux processus de rédaction ; mais ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans ces considérations exégétiques : il vaut mieux essayer de comprendre la portée spirituelle de ce qui nous est ainsi révélé.

Dans l'évangile de l'aveugle né, il s'agit d'un enseignement de Jésus à ses disciples, affirmé avec autorité : on peut donc lui accorder une importance particulière. Jésus s'oppose ici fermement à la croyance populaire qui suppose que celui qui réussit et s'enrichit est béni de Dieu, donc est juste ; et qu'à l'inverse, le pauvre, ou le malade, a dû commettre quelque péché pour se retrouver dans cette situation, privé de la bénédiction de Dieu. Jésus s'insurge donc avec force contre cette corrélation : la malade ou l'infirmité – surtout lorsqu'elle est de naissance, comme dans le cas de l'aveugle – n'a pas à voir directement avec le péché et n'est en rien la conséquence d'un soi-disant châtement de la part de Dieu. Il y a bien un lien entre le péché (qui a fait entrer le mal dans le monde, comme dit Paul), la maladie et la mort, mais ce lien n'existe que pour l'humanité prise dans son ensemble, et non pour chacun considéré individuellement.

Dans le cas du paralytique, on ne sait rien de l'homme ni de sa maladie, mais Jésus lui demande avec insistance : «*Veux-tu guérir ?*», ce qui laisse soupçonner qu'il y trouvait quelque avantage indirect, et indique que sa foi avait besoin d'être stimulée. La paralysie n'est certainement pas la conséquence de son péché, mais elle n'empêche pas son état de pécheur ! La guérison extérieure est souvent présentée, surtout dans les synoptiques, comme le signe visible de la guérison intérieure, elle invisible (cf. par exemple Luc 5,17-25 : «*Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés,* je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ta civière et retourne chez toi.») La recommandation de Jésus : «*ne pêche plus*» intervient après une guérison ou un pardon, pour signifier que l'homme guéri et/ou pardonné est entré dans une vie nouvelle, réconciliée avec Dieu, et qu'il doit donc faire ce qui est en son pouvoir pour demeurer dans cet état.

Mardi 5 avril 2011

Yvette : Pour que ses œuvres soient manifestées...

Dans l'évangile de ce 4e dimanche de Carême, Jésus donne cette réponse aux disciples qui croyaient qu'une faute antérieure (de lui-même ou de ses parents) était à l'origine de son état d'aveugle de naissance. Je me pose la question au sujet du terrible tremblement de terre suivi du tsunami au Japon. Il ne peut bien entendu pas y avoir faute humaine, mais je m'interroge sur le pourquoi (si nous avons le droit de nous poser cette question), sûrement pas afin que ses œuvres soient manifestées ! Si vous pouviez éclairer mon intelligence à ce sujet, je vous en remercie infiniment.

Bonjour, la question nous revient sans cesse à la figure en effet ! Et elle prend souvent la forme du «pourquoi ?». Pourquoi ici plutôt que là ? Pourquoi cette violence alors qu'on aurait bien du mal à désigner un ou des coupables... Bien des personnes en viennent alors à accuser Dieu, à douter de sa bonté ou bien de son existence... Comme c'est compréhensible ! Jésus, en tous les cas, a clairement



dissocié la maladie du péché en ce qui concerne la responsabilité personnelle ou héritée. En revanche je ne crois pas que l'on puisse tout à fait dissocier la maladie du péché, ni même la mort du péché. Saint Paul le dit très clairement : «*Le salaire du péché, c'est la mort*» ; et il enchaîne aussitôt : «*mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur*» (Romains 6,23). Voilà une piste de réponse : le mal qui est entré dans le monde affecte toute la création au milieu de laquelle l'homme est placé et il en subit les conséquences. Parfois même il contribue d'une manière ou d'une autre à alimenter le processus du mal (par la violence, par la consommation excessive des ressources de la nature). Et Dieu laisse s'exercer le jeu de notre liberté ! La création est une mise à distance de Dieu qui ne contraint pas le cours de l'histoire... Pour autant, il ne se contente pas d'être le spectateur passif et navré des désastres de sa création. Il vient à sa rencontre. Il veut lui faire un cadeau. Il lui tend à nouveau la main pour un «*don gratuit*» : «*la vie éternelle dans le Christ Jésus*». Cela s'appelle l'incarnation et la rédemption. Merveille du dessein de Dieu qui ne reprend pas le don initial : la liberté, mais propose à nouveau de le suivre dans la confiance filiale et de nous laisser sauver... Cette histoire ne date pas d'il y a 2000 ans : elle est contemporaine de chacune de nos histoires.

Lundi 4 avril 2011

Gladys : Le don de la foi



Le don de la foi... Je me suis toujours dit que je crois en Dieu, j'ai la foi. Or depuis quelque temps je m'aperçois que ma foi a toujours été fluctuante, elle dépend des événements que je vis, de mes humeurs changeantes. Ce qui m'amène à m'interroger sur ce qu'est la foi. La foi véritable, l'ai-je vraiment ? Comment la reconnaître ? Comment se manifeste-t-elle ? Comment savoir si j'ai vraiment la foi ?

Bonjour, je vous renvoie à la réponse précédente mais j'ajoute encore quelques éléments. La foi véritable, nous serons toujours en chemin vers elle ! Pour le moment, nous marchons sur les traces du Christ, par amour pour lui, même si cet amour n'est pas forcément très sensible. Il y a une dimension très importante de la foi : c'est la mémoire. Si un jour vous avez vécu une expérience plus forte de la présence de Dieu, de son amour, vous avez la possibilité – et même peut-être le devoir – de vous y reporter aux heures de plus grande obscurité. Ce n'était pas de l'illusion : Dieu lui-même connaît notre faiblesse et nous permet de nous enraciner en lui par le moyen de la foi. La foi, comme un arbre... On ne sait pas toujours où plongent les racines d'un arbre, n'est-ce pas ? Pourtant l'arbre est debout, il a des feuilles et même des fleurs ! Et il grandit, attiré vers le haut... Oui, c'est bien cela la foi. Bonne route !

Dimanche 3 avril 2011

Françoise : Le Fils de Dieu ?



Bonjour, je crois en Dieu depuis toujours, et en Jésus, son Fils, aussi. Depuis quelque temps, de petites voix me disent que Jésus était Fils de Dieu, «d'une certaine façon», pas au sens propre, et qu'il l'était un peu comme nous tous le sommes sur cette terre. En fait, la filiation de Jésus est plus complexe qu'il ne le semble. Lui-même ne s'est pas directement dit Fils de Dieu, je crois, il se dit le Messie ou le Fils de l'Homme. Bref, je me pose des questions. Auriez-vous une réponse adaptée à une quinquagénaire, qui n'a, hélas, plus vraiment, les yeux de l'enfant qu'elle a été ? Que Dieu vous bénisse.

Bonjour et merci de votre question. Comme vous dites, ce n'est pas si simple ! L'évangile n'est pas un traité de christologie et il ne faut pas l'interroger comme tel mais plutôt comme le témoignage de foi des premières communautés chrétiennes à la lumière de la mémoire qui se transmet depuis les apôtres. Au niveau du récit en lui-même – et des paroles de Jésus transmises par les évangiles –, le titre

de «Fils de Dieu» est rarement, c'est vrai, mais cependant clairement assumé par Jésus, lorsqu'il comparait devant le Conseil des Anciens. C'est l'évangile de Luc qui est le plus explicite : «Tous dirent alors : 'Tu es donc le Fils de Dieu !' Il leur déclara : 'Vous le dites : je le suis'» (voir aussi Jean 11,4). Il est cependant difficile de s'en tenir là pour enraciner notre foi car ce titre n'a pas nécessairement la signification proprement théologique que nous lui reconnaissons aujourd'hui. Être «fils de Dieu» dans la Bible, cela signifie être proche de lui, entretenir avec lui une relation filiale. Et effectivement en ce sens, nous sommes tous appelés à être «fils de Dieu», comme le rappelle saint Paul : «Vous êtes tous fils de Dieu, par la foi, dans le Christ Jésus» (Galates 3,26).

Ce n'est donc pas le titre en lui-même qui nous apprendra qui est vraiment Jésus, mais plutôt la force du témoignage de ceux qui ont laissé leur vie être totalement transformée par cet homme. Ils ont risqué leur vie, ils ont continué d'annoncer le Christ après sa mort. Ils ont publié la merveille de sa résurrection... Et ce témoignage tient depuis plus de 2000 ans ! C'est là qu'intervient notre propre foi. Nous ne croyons pas dans le vide : nous croyons enracinés dans la foi de l'Église, laquelle remonte à la foi des apôtres. Mais nous ne serons jamais dispensés de croire. Or croire, ce n'est ni être idiot (je ne sais pas, je ne comprends pas, mais je crois), ni avoir suffisamment de certitudes pour pouvoir dire : oui, maintenant je suis assez sûr(e) pour pouvoir dire que je crois. Non, je crois parce que d'autres m'en ont montré le chemin, et maintenant que j'y marche, je vois qu'il y a une présence, un amour, une puissance... souvent cachée, insaisissable, mais qui a été et qui est encore capable de transformer ma propre vie... C'est cela la foi ! Le cadeau de ma confiance à ce Dieu qui «m'a aimé et s'est livré pour moi». «Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi» (Galates 2,20).

Samedi 2 avril 2011

Jean : Pourquoi moi ?

? «C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés moyennant la foi. Le salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu. Il ne vient pas des œuvres car nul ne doit pouvoir se glorifier.» Pourquoi le don de la foi à moi, si faible, et non pas à tel ou tel ?

Merci pour votre question qui nous place devant les abîmes de la liberté de l'homme et... de celle de Dieu. Pour comprendre cette affirmation paulinienne, il convient de bien en distinguer les termes. Que le salut soit un don de Dieu, une grâce (les deux termes sont à peu près équivalents) paraît être une évidence : qui d'entre nous pourrait de lui-même s'assurer «le salut», c'est-à-dire être, par ses propres forces, délivré de tout mal subi et commis ? Ce salut, c'est-à-dire cette vie donnée en surabondance, plus forte que le mal et sa forme suprême qui est la mort, Dieu veut le donner à tous. Il dépend de nous de l'accueillir ou non. C'est-à-dire de nous mettre dans les dispositions nécessaires – l'ouverture du cœur, par exemple – pour recevoir le don de la foi que Dieu désire faire à tous ses enfants.

C'est le chemin le plus commun, car Dieu respecte notre liberté d'accepter ou non ce qu'il nous offre. Il arrive cependant que sa grâce s'impose de façon plus visible à certains (c'est dans ces cas-là qu'on parle en général de «conversion»). Parfois pour qu'un témoignage plus éclatant soit rendu : la conversion d'un seul est alors un signe pour beaucoup. Parfois aussi, par simple surabondance d'amour : un père ne peut-il pas faire des cadeaux inattendus à son fils ? C'est un des sens de la parabole des ouvriers de la dernière heure : tous sont appelés, mais chacun en son temps ; et Dieu ne commet en cela aucune injustice puisque tous recevront le même salaire : son Royaume.

Mardi 29 mars 2011

Annick : Pourquoi Jésus révèle-t-il qu'il est le Messie ?

«*Moi qui te parle, je le suis*» : chaque fois que je lis ces mots, ils m'interpellent, m'étonnent : habituellement, Jésus est plutôt discret quant à sa nature divine: il interdit aux bénéficiaires de ses miracles d'en parler autour d'eux ; il ne répond pas, ou de façon très ambiguë, à ceux qui lui posent directement la question (Pilate, notamment) ; et à ses disciples, suite à la profession de foi de Pierre ou encore tout récemment après la transfiguration, il recommande également de n'en parler à personne ; or, ici, alors qu'elle ne le lui demande même pas (directement, du moins), il 'se lâche' et lui révèle tout de go, sans ambiguïté possible, que le Christ, c'est lui ! (à elle, une étrangère, alors qu'il disait qu'il ne faut pas donner les perles aux cochons, et que c'est à peu près comme ça que les Juifs considéraient les Samaritains...). On dirait qu'il n'en peut plus de se retenir, qu'il brûle de consommer enfin la rencontre face à face, sans voile, sans paraboles, sans discours édifiants... Impatience qui se sent aussi dans ces mots : «*si tu savais le don de Dieu...*» (et, à une autre occasion : «*Comme il me tarde qu'il soit déjà allumé...*») Mais peut-être y a-t-il une autre explication ?

Bonjour et merci de votre question. Votre lecture transversale des évangiles est utile et fructueuse – notamment au plan spirituel et tout ce que vous dites de l'impatience de Jésus est tout à fait recevable – mais elle montre ses limites quand on commence à s'interroger sur le pourquoi de certaines expressions ou de certaines attitudes. C'est là qu'il faut se souvenir qu'il y a plusieurs évangiles, plusieurs rédacteurs et donc plusieurs visées catéchétiques. Ce à quoi vous faites allusion et que l'on nomme habituellement le «secret messianique» est propre aux évangiles synoptiques et en particulier à Marc chez qui Jésus est vraiment l'homme du secret imposé sur son identité ! L'insistance sur ce point révèle la très haute idée que se fait le rédacteur de Marc de l'identité de Jésus : nul ne peut la dire vraiment tant qu'elle ne s'est pas pleinement manifestée et cela ne pourra se faire qu'à la croix, quand un homme, un païen – c'est fréquent dans les évangiles ! – pourra dire : «*Vraiment cet homme était fils de Dieu*».

Dans l'évangile de Jean, on ne rencontre pas cette dimension du secret. Non seulement Jésus révèle à la Samaritaine qu'il est le Messie mais encore il annonce ouvertement qu'il est envoyé par le Père (5,43 ; 7,29) ; qu'il est «*descendu du ciel*» (6,38). À l'aveugle qu'il vient de guérir, il se présente comme le «*Fils de l'homme*» (9,37) ; aux Pharisiens comme «*le bon berger*» (10,11 ; cf. Ézéchiel 34). Dans le chapitre 11, le titre de «*Fils de Dieu*» court sur les lèvres des Pharisiens, de Jésus lui-même et de Marthe... Jean ne procède pas comme les synoptiques. Pour lui, la révélation est une sorte d'émanation de gloire qui rayonne à partir de Jésus. Jésus est le centre de tous les regards, de tous les débats ; la lumière qui vient de lui est de plus en plus forte, jusqu'à devenir insupportable, et qu'on veuille le tuer...

Une suggestion, si vous voulez, quand vous vous posez une question sur une expression : 1. Relire l'évangile dont elle provient en s'efforçant d'oublier les autres (ce n'est pas si facile !). Cette expression est-elle logique, en cohérence avec le reste de cet évangile ? En quoi confirme-t-elle (ou non) ce qui semble être le parti de cet évangile ? 2. Comparer avec ce que l'on peut lire dans les autres évangiles. Quels équivalents cette expression rencontre-t-elle dans les autres évangiles ? Y a-t-il là une vraie originalité ? Un évangile, c'est, d'une certaine façon, un catéchisme. Or il y a beaucoup de manières différentes de faire du catéchisme, n'est-ce pas ? L'essentiel, le but visé, c'est que les bénéficiaires, auditeurs, lecteurs, au bout du compte croient ! (cf. Jean 19,35).

Lundi 28 mars 2011



Marie-José : Laisser grandir le Christ

Bonjour et merci beaucoup pour cette belle route de Pâques. Dans la prière de ce 23 mars, il est écrit : «Donne-nous de te laisser grandir en la demeure de notre cœur». Comment arrive-t-on à faire grandir la présence de Dieu dans son cœur ? Pourriez-vous m'indiquer le chemin ? Merci.

Bonjour et merci de cette très belle question qui vise à l'essentiel de ce que nous voulons vivre pendant une retraite ! Cependant, il est difficile d'indiquer à un autre le chemin de son propre cœur... Sachant en plus que c'est le travail de toute une vie... Le lent labeur de la prière et de l'espérance. Dieu habite en nous plus que nous-mêmes ne savons habiter notre propre cœur : il faut donc instamment lui demander de nous accueillir en sa demeure : le fond de notre cœur... Avec le P. Caffarel, nous pouvons redire (et prolonger) : «*Ô Toi qui est chez toi dans le fond de mon cœur, laisse moi te rejoindre dans le fond de mon cœur. Ô Toi qui es chez Toi dans le fond de mon cœur, je t'adore, mon Dieu, dans le fond de mon cœur. Ô Toi qui es chez toi dans le fond de mon cœur, loué sois-tu, Seigneur, dans le fond de mon cœur...*»

Mais on peut aussi éclairer le sens de cette formule qui vient des Pères de l'Église, en particulier d'Origène (III^e siècle) commentant le verset évangélique : «*Jésus grandissait en taille et en grâce*». Nous qui sommes créés à l'image de Dieu, nous sommes, par notre baptême, devenus des fils adoptifs dans le Fils unique de Dieu. Laisser grandir le Christ en nous signifie donc développer notre être filial, pour parvenir à la pleine ressemblance de Dieu que nous n'atteindrons que dans l'éternité. Concrètement, cela passe, me semble-t-il, par deux grands moyens : la méditation de la Parole qui nous indique la manière qu'a Jésus, le Fils unique, d'être fils, comment il agit avec le Père et avec ses frères les hommes, pour essayer bien sûr de l'imiter ; et la prière qui nous fait demander cette grâce de l'imitation, car nous ne pouvons certes pas y parvenir par nos seules forces. Jusqu'à pouvoir dire avec Paul : «*Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi*» (Galates 2,20). Bonne route !

Mercredi 23 mars 2011

Maurice : Présence de Dieu et bâtiment église

Bonjour et merci pour toutes ces méditations. En ce 23 mars, il nous est proposé de méditer sur la présence éternelle de Dieu parmi les hommes. Bien sûr, présence de Dieu en chacun de nous, là où il en est de sa vie, cela est une évidence et je crois qu'un chrétien ne peut pas penser autrement... Cependant je crois profondément que nos églises, même les plus abandonnées, sont le lieu privilégié de la présence de Dieu fait homme, dans le Tabernacle... De plus les lieux-mêmes, c'est-à-dire l'église (bâtiment) représente pour moi le Sacré, de par tout ce qui peut s'y vivre : prière, sacrement, peines des hommes ainsi que leurs joies. Alors une question : comment cela se fait-il que des évêques autorisent toutes sortes de concerts dans les églises dont l'usage principal est le culte rendu à notre Seigneur ? Cela me blesse profondément, et cette méditation de ce jour me conforte dans cette idée que l'église bâtiment est un lieu sacré, de par sa nature même et sa fonction qui est de rassembler l'Église du Christ, peuple de Dieu... Merci de m'éclairer.

Bonjour, la question que vous posez dépasse un peu le cadre de notre méditation de ce jour mais je vais tout de même essayer d'y répondre. La Demeure dont il est question dans le thème de ce jour est celle dont parle l'Évangile, à savoir l'humanité elle-même ! C'est probablement le sens ultime du christianisme, comme le confirme cette parole du livre de l'Apocalypse : «*De temple, je n'en vis point en elle ; c'est que le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout, est son temple, ainsi que l'Agneau*» (21,22). Dieu habite en l'homme pour que l'homme habite en Dieu. C'est autrement plus important que ce qui touche à la pierre... (La majuscule est donnée à l'Église peuple de Dieu, mais jamais à l'église bâtiment par exemple...)



Cependant, nos églises sont des lieux éminemment signifiants et porteurs de la présence de Dieu, bien sûr ! Nous ne dirons pas le contraire ! Mais il faut bien comprendre et rappeler que la notion de sacré – appliquée à des choses matérielles – est totalement étrangère à la foi chrétienne. Une église n'est pas un lieu sacré, elle est un lieu de rencontre avec le Seigneur, un lieu de célébration de son mystère et de sa Parole, de son Eucharistie. Ce qui compte, c'est donc ce qui s'y vit. La présence réelle du Seigneur dans le tabernacle engage aussi à un certain respect dans l'attitude et le comportement que l'on peut adopter dans une église, c'est certain. N'en déduisons pas pour autant que tout bruit ou toute attitude autre que liturgique soit condamnable... C'est parfois nous qui sommes choqués plutôt que Dieu... Et nous avons vite fait de projeter nos propres idées (de ce qui est respectueux et ce qui ne l'est pas) sur Dieu lui-même. À mon sens, tout ce qui est fait pour rendre gloire à Dieu ne peut pas en même temps l'offenser. Donc si le concert est un concert de musique «sacrée» (encore un emploi impropre mais tellement traditionnel qu'on n'y échappe pas !), je ne suis pas sûre qu'il faille s'en offusquer. La vocation de ces œuvres n'est-elle pas de rendre gloire à Dieu ? Après, bien sûr, c'est une question d'équilibre : si une église n'est plus jamais disponible pour le silence et la prière parce que son planning déborde de concerts... il faut peut-être redresser un peu la barre ? C'est d'ailleurs une consigne transmise par nombre d'évêques, si je ne me trompe.

Mercredi 23 mars 2011

Route de Pâques : Trouver un père spirituel ?

? Vous êtes nombreux à nous demander, suite à la réponse apportée à Adnas, comment trouver un père spirituel...Voici quelques éléments à apporter en réponse.

Un père spirituel n'est pas nécessairement un être exceptionnel pourvu de charismes particulièrement visibles... Cela peut être tout simplement le curé (ou le vicaire) de votre paroisse, un(e) religieux(se) rencontré en telle ou telle circonstance. La première chose à faire, quand on ne connaît personne, c'est de s'adresser à sa paroisse. Lors d'une retraite, on peut aussi demander conseil sur ce point au prédicateur. N'importe quel prêtre ou religieux(se) peut être un «père spirituel». Il faut seulement qu'il le veuille bien, qu'il en ait le temps, et que vous alliez vers lui (ou elle) dans la foi. Il n'est pas nécessaire mais pas mauvais tout de même que l'on se sente à l'aise, en amitié, avec lui (elle). La relation qui s'établira avec lui (elle) ne se situe pas au plan de l'affectif mais elle est faite pour durer, dans une certaine régularité. Rien ne sert de courir les pères spirituels pour les rencontrer une fois et chercher ensuite un meilleur conseil chez un autre. C'est la fidélité et l'écoute dans la durée qui sont les garantes du progrès spirituel. Ensuite, une fois que l'on pense l'aventure possible, il faut donner sa confiance et ne plus revenir en arrière (sauf pour un motif vraiment sérieux). C'est la confiance qui provoque la grâce dans l'accompagnement et lui suscite, avec le secours de l'Esprit Saint, les mots justes.

Mardi 22 mars 2011

Annick : Le nom de Dieu

? Bonjour, le tétragramme YHWH : d'où vient-il? Ces quatre lettres ont-elles une signification particulière, pourquoi ont-elles été choisies plutôt que d'autres ? Pourquoi y associe-t-on parfois des voyelles (YaHWeH) et parfois non ?

Bonjour et merci pour cette question sur un point qui intrigue souvent. Il s'agit du nom que Dieu révèle à Moïse, lorsqu'il se manifeste à lui, dans le buisson ardent (Exode 3). Il est appelé «tétragramme» car formé de 4 lettres. La traduction donnée par la Bible de Jérusalem : «*Je suis celui qui suis*» (Exode 3,14), est conforme à la tradition, juive puis chrétienne, qui considère qu'il s'agit là d'une forme particulière du verbe être. Dieu est Celui qui est, à condition de ne pas donner à cette expression un

sens uniquement conceptuel ; il est, disait Martin Buber, celui qui est avec moi depuis toujours et qui s'engage à être avec moi jusqu'à la fin des temps.

Le respect du commandement du Décalogue : «*Tu ne prononceras pas le nom du Seigneur ton Dieu à faux...*» (Exode 20,7) a poussé les Juifs à ne jamais prononcer ce Nom de Dieu et à le remplacer par des périphrases telles le Très-Haut (Adonai), le Puissant ou même simplement le Nom. C'est pourquoi lorsqu'on lit l'Écriture et que l'on se trouve devant les quatre lettres du tétragramme (quatre consonnes puisqu'en hébreu les voyelles ne s'écrivent pas), on dit : Adonai. L'habitude s'étant prise, au cours des siècles, d'indiquer les voyelles, et donc la prononciation, par un système de points et de traits sous les lettres, on a pris l'habitude de placer sous les lettres du tétragramme les voyelles correspondant à Adonai. C'est ce qui explique que, dans les textes français un peu anciens (Victor Hugo...), vous trouviez la transposition : Jehovah. La transposition correcte serait plutôt, selon les linguistes : Yahweh. Mais, par respect pour nos frères aînés dans la foi, l'Église conseille de ne pas prononcer le tétragramme, mais de le remplacer à la lecture par l'expression «*le Seigneur*», comme le font les livres liturgiques actuels.

Lundi 21 mars 2011

Monique : Dieu qui châtie ?



Ce lundi 21 mars est présenté un texte de l'Exode qui dit que Dieu est un Dieu de tendresse et pitié mais qui «*ne laisse rien impuni et châtie les fautes des pères sur les enfants et les petits-enfants jusqu'à la quatrième génération*». Qui parle ? Et comment comprendre cette contradiction ? Cette phrase ne peut-elle susciter des réactions de rejet ou des comportements violents ?

Merci de votre question qui est l'écho de beaucoup d'autres qui se posent à propos de passages semblables de l'Écriture. Pour essayer de comprendre – et avant d'appliquer, sans distance, nos propres valeurs qui nous poussent vite à nous indigner –, il faut toujours revenir à ce qu'est l'Écriture : une Parole inspirée par Dieu, mais non pas dictée, c'est-à-dire qui passe par les mots d'un homme traduisant le message qu'il reçoit de Dieu avec le vocabulaire, les cadres de réflexion, les valeurs qui sont les siens. Comment alors l'interpréter ? À partir de quelques critères simples : replacer le passage dans son contexte historique ; prendre en considération le genre littéraire (est-ce une parabole, un récit historique, un poème, un oracle prophétique ? Le type de vérité engagée ne sera pas le même) ; se rappeler l'adage des Pères : L'Écriture s'interprète par l'Écriture, ce qui permet de relativiser la portée de ce qui est trop en discordance avec le reste, etc.

Dans le passage qui vous gêne, il s'agit de la définition que YHWH, ce Dieu que découvre Moïse, donne de lui-même : la nouveauté est dans cette affirmation, tout à fait inattendue à cette époque, qu'il est un «*Dieu lent à la colère et plein d'amour*», comme il l'a montré à Moïse en agissant pour délivrer son peuple. La suite de la phrase correspond à la définition de ce que l'on attend d'un Dieu : il est omniscient (il ne laisse rien impuni, ce qu'il veut dire qu'il connaît tout) et juste (il punit selon les fautes). Ce qui correspond déjà à une certaine régulation de la violence puisque le châtiment ne s'exerce pas de manière aveugle, mais seulement sur les membres du clan, à une époque où étaient tout à fait inconnues les notions de responsabilité individuelle et même de personne (il faudra attendre certains passages d'Ézéchiel pour commencer à l'entrevoir).

Il ne faut donc pas oublier l'aspect pédagogique de la Révélation : Dieu se révèle peu à peu au long de l'histoire, à proportion de ce que les hommes peuvent saisir ; mais il faut se centrer sur ce qui est dit là de nouveau plutôt que sur ce qui reprend les idées courantes de l'époque. La Révélation ne sera accomplie qu'en Jésus qui nous dévoile le visage du Père (rappelez-vous en Matthieu 6 la succession d'antithèses : «*On (la Loi de Moïse) vous a dit... moi je vous dis...*»).

Lundi 21 mars 2011



Bruno : Les tentations de Jésus

Pour tout homme, la tentation est une expérience très personnelle. Certains n'en feront même jamais allusion devant leurs proches. Il en a été de même pour Jésus qui a partagé la condition humaine. Comment les évangélistes ont-ils pu en avoir connaissance ? On imagine mal Jésus leur faisant des confidences à ce sujet et ce avec tous les détails que les évangélistes nous rapportent. Ce récit doit-il être interprété pour ne retenir que son message comme nous le faisons avec le récit de la création dans la Genèse ?

Bonjour et merci de votre question. Il est sûr qu'on se trouve avec ces textes devant un récit à visée théologique et catéchétique beaucoup plus qu'historique. Cependant, pour que les trois évangiles synoptiques, Matthieu, Marc et Luc, relatent chacun à leur manière ce récit, c'est qu'il est bien un fondement – et qu'il a un véritable enracinement dans la catéchèse commune du 1^{er} siècle. Jésus, au début de son ministère public, est poussé par l'Esprit et envoyé à la rencontre des forces adverses pour en triompher. Est-il objectivement passé par le désert ? Peut-être, cela n'aurait rien d'étonnant ; Jean le Baptiste y séjournait, ainsi que de nombreux ascètes et chercheurs de Dieu.

Mais Jésus est surtout celui qui reprend à son compte l'histoire de son peuple (sorti du désert) et l'histoire même de la Création (là où Adam et Ève n'avaient pas su résister au Tentateur, Jésus, lui, tient ferme dans l'obéissance et la confiance envers son Père). Bien sûr, l'idée de «confidences» de Jésus est à écarter (l'évangile ne se situe pas à ce niveau), mais il s'agit bien d'une inspiration de l'Esprit Saint qui montre à son Église, par la voix de l'Évangile, qui est son Seigneur : celui qui vient l'emporter sur le malin, guérir le cœur de l'homme et le réconcilier avec son Père.

*Dimanche 20 mars 2011***Mireille : Paradis perdu et péché originel**

Le récit du paradis perdu et de la faute «héréditaire» d'Adam et Ève m'a toujours posé problème. Cette faute d'Adam et Ève n'est-elle pas tout simplement l'accession à la pensée et à la conscience de l'être humain lors de son évolution. À partir du moment où l'homme se voit comme être pensant et capable de réfléchir sur ses actes et de les anticiper, apparaît la possibilité du choix. Un choix sera toujours meilleur que l'autre, mais l'homme a alors la liberté d'opter pour le moins bon. Ceci n'est donc pas une faute héréditaire, mais une disposition propre à la nature humaine. Comment envisager l'existence d'un paradis initial, où l'homme n'aurait eu à choisir que le bien, tout en étant être pensant ? D'avance merci !

Bonjour, ces grands thèmes continuent décidément de faire couler de l'encre ! Et c'est bien normal... Il faut, je crois, éviter d'y répondre de manière trop péremptoire ou définitive : la Parole jette une lumière sur nos questions, elle ne nous apporte pas de réponse toute cuite ! Il est en tous les cas nécessaire de distinguer les niveaux auxquels on se situe quand on aborde ces questions.

Au plan scientifique, il est juste de dire, comme vous le faites, que l'homme évolue progressivement jusqu'à devenir capable de penser et de faire des choix – en direction d'un bien ou d'un mal. Au plan de la foi, la Bible nous donne non pas une autre vérité mais plutôt des clés d'interprétation de ces mêmes observations. D'abord elle nous apprend que l'homme n'est pas seulement un animal particulièrement évolué mais le résultat d'un vouloir spécifique de Dieu qui a soufflé en lui son haleine de vie, c'est-à-dire son Esprit Saint. Sa véritable liberté se joue là : dans un consentement ou un refus à entrer et à demeurer dans une relation de confiance et d'amour avec Dieu. Et elle s'est jouée, à un moment que nous ne connaissons pas, mais auquel il faut probablement garder son caractère événementiel, à travers ce que la Tradition a nommé le péché originel.



À la genèse de son histoire, l'homme a préféré son propre discernement à la confiance dans le commandement de Dieu. Et si cette faute peut, d'une certaine façon, être dite «héréditaire», c'est en ce qu'elle pèse sur tous les hommes, non qu'elle leur soit transmise par hérédité mais parce que tous voient le jour dans un monde désormais marqué par ce que le pape Jean-Paul II appelait les «structures de péché». Il ne s'agit donc pas d'une disposition de la nature – la nature ne peut pas produire le péché qui ne peut être que le fait d'une liberté personnelle – mais plutôt d'un état qui affecte tout être humain et conditionne l'exercice de sa liberté, celle-ci se trouvant sollicitée par les tentations et non seulement mue par le consentement au bien suprême qu'est la communion avec Dieu.

Dimanche 20 mars 2011

Adnas : Connaître son péché ?

? En général, on se confesse la veille de Pâques. J'ai toujours du mal à me confesser ; j'essaye (autant que faire se peut) d'être honnête avec moi-même et avec les autres et d'être plutôt en paix qu'en guerre avec les autres. Ce qui fait qu'en dehors de dire que je suis tiède et que je ne cherche pas le Royaume, en tout cas pas en priorité, je ne trouve rien à dire. Parfois je me dis que je suis comme les Pharisiens, je ne sens pas mon péché. Je voudrais le sentir, j'ai l'impression que si je sentais vraiment que je suis en état de péché, je pourrais dire en vérité (et non comme un perroquet qui imite les paroles des autres), je pourrais dire : «*Dis seulement une parole et je serai guérie*». En même temps je voudrais être guérie et en même temps je ne me sens pas malade. Y-a-t-il un remède ?

Bonjour. Oui il y a un remède ! Le désir de la vérité devant Dieu et le temps que Dieu nous donne pour nous tourner vers lui... Plus concrètement, peut-être, je verrais quatre moyens : la prière, la fréquentation régulière de la Parole de Dieu, la lecture d'écrits spirituels et l'accompagnement spirituel. Quatre chemins différents qui visent en fait à un seul but : nous rapprocher de Dieu et nous placer dans sa lumière. La nôtre n'est pas suffisante et souvent pas juste pour reconnaître notre péché. En nous approchant de l'amour de Dieu, en nous reconnaissant comme destinataire de cet amour, nous voyons mieux la distance qui nous sépare de la pleine communion avec lui.

Aucun de ces moyens ne vise directement à nous révéler notre péché – ce serait un peu dur tout de même ! – mais à nous révéler l'amour que Dieu nous porte. Et par contraste, peu à peu, dans le dialogue avec d'autres (en particulier avec un père spirituel), dans la confrontation de notre propre vie avec le miroir de la Parole de Dieu, nous percevons en même temps que notre désir grandissant de Dieu, notre compromission avec le péché. C'est donc par le premier terme qu'il vaut peut-être mieux commencer : demander à Dieu d'augmenter en nous le désir de sa rencontre, de sa présence. Alors nous serons déjà sur le chemin... Bonne route !

Jeudi 17 mars 2011

Armelle : Le péché originel...

? Je reviens à votre explication sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Vous dites qu'Ève, séduite finalement par l'entremise du serpent, cède à son désir et mange de l'arbre interdit, c'est-à-dire celui de la connaissance du bien et du mal. J'ai l'impression qu'Ève a déjà accès à la connaissance du bien et du mal puisque le serpent est présent auprès d'elle et la tente. Si elle ne connaît pas le mal, on ne peut pas lui reprocher de s'être laissé tenter. En revanche, si elle se laisse tenter alors qu'elle a connaissance de l'interdit et que donc elle sait que ce n'est pas bien d'aller contre celui-ci, on peut penser qu'elle a déjà connaissance du bien et du mal. Pouvez-vous m'éclairer sur la question ? Merci.

Bonjour et bravo pour votre ardeur à confronter votre intelligence aux textes scripturaires ! Dans le récit tel qu'il nous est donné, il semble Ève n'avait vraiment pas la connaissance du bien et du mal. Ce n'est pas la tentation de faire le mal qui l'assaille mais la tentation de préférer l'idée qu'elle a, attirée qu'elle est par le côté «séduisant» de l'arbre et des ses fruits, à la confiance que le Seigneur lui proposait de mettre en lui, par dessus toute chose et tout autre désir. La question n'est pas de savoir si ce désir serait bon ou mauvais. Et Ève n'a probablement même pas l'idée que «ce n'est pas bien» de se comporter ainsi ! Le récit nous convoque au niveau de l'histoire toute simple. Dieu a proposé, l'homme et la femme se sont laissé attirer sur un autre chemin. Sans penser à mal, semble-t-il. Écouter Dieu et lui obéir avec confiance ou bien écouter une autre voix, tout est bien là !

Jeudi 17 mars 2011

Louis : Les deux FOI



Dans l'itinéraire que nous suivons, vous avez parlé de deux FOI, la «dogmatique» et la «charismatique». Pouvez-vous nous expliquer les modes de croissances des deux surtout la deuxième. Les mouvements dits «charismatiques» peuvent-ils en catalyser la croissance ? Ou est-ce possible par un cheminement personnel ? On aimerait tous pouvoir aisément déplacer les montagnes de nos peurs, nos vices, nos blessures et faiblesses par une injonction de foi. Dieu bénisse votre grande œuvre.

Bonjour. Merci de votre question. Il ne faudrait pas trop durcir ce qui a été dit, car au fond il n'y a pas deux «foi-s» mais une seule ! Cependant, il est vrai qu'on peut la considérer dans son aspect dogmatique – ce qui porte sur le contenu de la foi – ou plus charismatique, c'est-à-dire ce qui touche à la manière concrète dont nous sommes croyants, dont nous faisons confiance à Dieu.

La première s'accroît par l'apprentissage, voire la formation théologique pour certains. La transmission de la foi par l'Église nous permet de connaître Dieu et de prononcer le Credo avec intelligence – même si nous ne comprenons peut-être pas tout ! La seconde grandit avec la vie, la prière, la relation à Dieu, tout simplement ! Des groupes dits «charismatique» peuvent, pourquoi pas, favoriser la croissance de cette vie de foi, mais ils n'en ont pas l'exclusive ! Par «charismatique», il faut simplement entendre : qui a trait à la vie intérieure et non au dogme. Si vous préférez, on distingue entre «contenu de la foi» et «vie de foi». La vie de foi nous conduisant sûrement à Dieu, même si les montagnes de nos peurs et de nos vices restent en place ! Dieu seul sait comment nous mener à lui...

Mardi 15 mars 2011

Stéphanie : La foi, Jésus et son Église...



Bonjour, voici ma question : je suis en quête spirituelle depuis toujours. Je n'ai cessé de rechercher le Christ en moi, et d'appliquer l'écoute de l'autre. Toute ma vie est portée par la foi qui m'a été donnée et je remercie le Ciel. Je me sens profondément chrétienne, j'aimerais retourner vers l'Église mais franchement je n'adhère pas à tout ! Je trouve que l'Église manque un peu d'ouverture d'esprit et a tendance à culpabiliser les personnes. Je me sens proche de l'Église, de ses saints et de sa profondeur... Que me répondez-vous à cela ? Merci par avance.

Bonjour, je répondrai très brièvement car il ne s'agit pas vraiment du thème de notre Route : on ne peut pas être chrétien seul. Le Christ se donne dans son Église, toute imparfaite et pécheresse qu'elle soit. Mais comme nous aussi nous le sommes, finalement, ça n'est peut-être pas si grave que ça ! Le christianisme est la religion de l'incarnation, c'est-à-dire de la médiation de la chair rendue capable de dire Dieu à qui sait ouvrir les yeux de la foi. Il faut la foi, oui, pour croire que Dieu vient à nous en



son Église quand nous la trouvons ringarde et moralisatrice ! Mais personne n'a dit que nous en serions dispensés ! En revanche, qui d'autre que les prêtres nous donnera le sacrement de l'Eucharistie, le sacrement du pardon... tous les sacrements ? Nous avons besoin de l'Église pour aller à Dieu. La juger trop ceci ou trop cela, c'est, d'une certaine façon, inconsciemment même peut-être, se mettre au-dessus d'elle. Prenons, humblement, le chemin de la bergerie et nous serons trouvés parmi les brebis du Seigneur... Bonne route vers Pâques !

Lundi 14 mars 2011

Muriel : Le sens du jeûne

? J'aimerais comprendre à quoi sert le jeûne... Pourquoi jeûner rapprocherait de Dieu ? Et pourquoi Jésus a-t-il jeûné, lui qui était en pleine communion avec le Père, lui dont la nature humaine était vraiment ordonnée à l'Amour ? Merci.

Merci pour votre question, ou plutôt vos deux questions, car elles sont bien différentes. Le jeûne de Jésus ne s'explique, comme beaucoup d'autres éléments de sa vie, que si on garde bien présent à l'esprit qu'il est pleinement Dieu mais aussi pleinement homme. Humainement, ce temps de retrait dans la solitude peut apparaître comme une sorte de préparation spirituelle à son ministère public qui va commencer. De la même manière, bien qu'étant toujours en communion avec le Père, il prend, pendant ce ministère, des temps plus particuliers de prière solitaire. Mais il est aussi Fils de Dieu venu en Rédempteur de l'homme et, pour cela, il faut que tout ce qui est humain soit rédimé par lui, et donc éprouvé et dépassé – c'est bien le sens des tentations qui suivent ce jeûne.

Quant à notre jeûne, s'il faut toujours bien le laisser à sa place de moyen (et il y a bien d'autres moyens !), on peut remarquer qu'il touche à un besoin si vital en l'homme qu'il nous permet d'abord de mieux ressentir notre condition de créature qui reçoit tout de Dieu et qui lui doit tout ; puis, par le manque qu'il crée en nous, il peut nous ouvrir au désir spirituel et libérer de l'espace et du temps pour la prière. Enfin, le jeûne nous met en communion avec tous ceux qui le pratiquent, souvent dans des cadres spirituels bien différents du christianisme, et surtout avec tous ceux qui n'ont pas la liberté de le choisir, mais subissent quotidiennement la faim ; même dans cette dimension, il peut nous rapprocher de Dieu en nous donnant d'éprouver quelque chose de la compassion du Christ pour les hommes.

Dimanche 13 mars 2011

Muriel : Les deux arbres du jardin

? Je m'interroge à propos des deux arbres mentionnés dans la Genèse : l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Pourquoi deux arbres ? Alors qu'on parle surtout de l'interdiction qui ne touche que l'un des deux ? Merci.

Bonjour et merci de votre question qui pointe une difficulté parmi les difficultés de ce texte de la Genèse ! Il y a bien en effet deux arbres, tous deux placés par le Seigneur Dieu dans le jardin, comme le dit le texte : «Le Seigneur Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal» (Genèse 2,9). En Genèse 2,17, le Seigneur donne les règles du jeu et explique les raisons de l'interdit qui ne porte que sur un arbre : l'arbre de la connaissance du bien et du mal (autrement dit, pas sur l'arbre de la vie) : «Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu deviendras passible de mort.» Ensuite, au serpent qui tente de brouiller les cartes en durcissant l'interdit divin : «Alors, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?» (3,1), la femme répond en précisant qu'il ne s'agit que «du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin»

(3,3). Séduite finalement par l'entremise du serpent, elle cède à son désir et mange de l'arbre interdit, c'est-à-dire celui de la connaissance du bien et du mal. L'arbre de vie est resté totalement en dehors de l'histoire pour le moment... Suit la rencontre avec le Seigneur qui découvre le péché de l'homme et de la femme et en tire la conclusion qu'il faut les préserver de rester pour toujours dans cet état de péché et de rupture avec lui : «*Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours !*» (3,22). Il ne s'agit plus ici d'un interdit – Dieu a bien vu que l'homme pouvait, dans sa liberté, enfreindre ses interdits –, pas davantage d'une punition, mais d'une mesure d'urgence : l'homme – avec sa femme – est renvoyé du jardin «*pour cultiver le sol d'où il avait été tiré*» (3,23).

«*L'arbre de la connaissance du bien et du mal*» n'était pas destiné à l'homme car l'homme, selon sa vocation primitive, était fait pour tendre progressivement vers l'union parfaite avec Dieu. Il y fallait le consentement de sa liberté, mais d'une liberté orientée naturellement vers le bien. Il n'était pas fait pour connaître le mal, voilà pourquoi Dieu lui avait demandé de ne pas toucher à cet «*arbre*». Quant à «*l'arbre de vie*», il était au contraire fait pour l'homme dans le projet de Dieu, mais une fois la faute commise, Dieu a dû empêcher l'homme de tendre la main vers lui afin de ne pas rester figé dans la rupture avec lui. L'arbre de vie étant devenu inaccessible à l'homme, du fait de son péché, il fallait le Nouvel Adam, Jésus, pour en rouvrir le chemin, en y montant lui-même, faisant de l'arbre de la croix le véritable arbre de vie, dont tous, à présent, peuvent goûter les fruits. «*Heureux ceux qui lavent leurs robes ; ils pourront disposer de l'arbre de Vie, et pénétrer dans la Cité, par les portes*» (Apocalypse 22,14).

Dimanche 13 mars 2011

Dominique : Le credo



Bonjour. Le Credo «*Symbole des Apôtres*» est pour moi plus difficile à interpréter que le «*Symbole de Nicée-Constantinople*» auquel j'étais plus habituée dans mon enfance. J'avoue ne pas bien comprendre les deux passages suivants : Jésus est «*descendu aux enfers*» et «*je crois à la résurrection de la chair*». Pourquoi Jésus, sans péché, serait-il descendu, même provisoirement, aux enfers ? Quant à la résurrection de la chair, fait-on ici allusion à la résurrection de Jésus le troisième jour ? Merci pour vos éclaircissements qui m'aideront, à chaque célébration, à mieux vivre cette profession de foi.

Bonjour et merci de votre question qui soulève des points extrêmement importants de notre foi. Les deux points que vous citez ne sont effectivement pas présents dans le Symbole de Nicée-Constantinople. Si Jésus est descendu aux enfers, ce n'est pas bien sûr pas parce qu'il l'aurait mérité d'une quelconque manière, mais pour aller à la rencontre de tous ceux qui avaient pu s'éloigner de Dieu jusqu'à se couper de lui. C'est en quelque sorte la suite logique de sa mort pour nous sur la croix. Il est venu, comme le dit l'évangile, «*chercher et sauver ceux qui étaient perdus*». Il n'y a vraiment plus aucun «*lieu*» qui n'ait été visité par le Sauveur ! L'icône traditionnelle que nous appelons souvent «*de la Résurrection*», où l'on voit Jésus debout sur les portes brisées des enfers, tirant Adam et Eve par la main pour les entraîner dans sa propre Vie divine, est en réalité l'icône de la Descente aux enfers. C'est le mystère que nous méditons chaque Samedi Saint. De plus, sur un plan plus personnel, nous pouvons transposer ces «*enfers*» que Dieu vient visiter dans notre propre vie, dans notre monde : rien ni personne n'est pas trop loin pour Dieu ! N'est-ce pas là le cœur de la Bonne Nouvelle ?

Quant à la «*résurrection de la chair*», il s'agit bien sûr en premier lieu de la chair de Jésus, puisqu'il est le premier ressuscité, mais l'article de foi va plus loin : il vise notre propre corps mortel puisqu'il nous est dit que le Seigneur «*transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire, avec cette force qu'il a de pouvoir même se soumettre toutes choses*» (Philippiens 3,21). Nous ressusciterons et notre corps sera aussi pris dans cette résurrection, même s'il nous est impossible d'en dire davantage. Ces deux points que vous avez soulevés sont donc au cœur de notre foi pascale !

Dimanche 13 mars 2011



Catherine : Dieu ne veut pas ou ne peut pas...

«Et Dieu ? De deux choses l'une : soit il ne veut rien faire, soit il ne peut rien faire. C'est l'un ou l'autre. Il n'y a pas d'autre possibilité...», écrivez-vous dans la méditation de ce vendredi. La suite du texte n'éluide pas la question. Est-ce que je comprends bien ? La foi est la 3ème possibilité : Dieu ne peut ni ne veut rien pour nos souffrances. Face à elles, Il aime. Il accueille et partage la misère humaine avec l'homme qu'Il aime jusqu'à mourir pour lui sur la croix. Et c'est là que réside sa toute-puissance. Comment accorder la foi en cette miséricorde avec ces paroles qui nous placent entre les mains toutes-puissantes de Dieu : «Est-ce qu'on ne vend pas deux moineaux pour un sou ? Or, pas un seul ne tombe à terre sans que votre Père le veuille.»

Bonjour, merci de votre lecture attentive des textes proposés et de votre question. En réalité la phrase que vous citez n'était pas une conclusion apportée mais plutôt un écho de ce que l'on dit souvent face au mystère du mal : Dieu ne veut pas épargner le mal à l'homme ou bien il ne peut pas. Que pourrait-il y avoir d'autre ? Or si Dieu ne veut pas, il n'est pas vraiment bon ; et s'il ne peut pas, il n'est pas vraiment tout-puissant... Notre foi ne nous conduit pas vers ces conclusions mais nous montre comment Dieu exerce sa toute-puissance d'abord comme une toute-puissance d'aimer.

Dieu peut vraiment tout : n'est-il pas le Créateur ? Mais il veut infiniment respecter la liberté de cette création et de sa créature qu'est l'homme, partenaire de son alliance indéfectible. Et il veut vraiment notre salut, notre pleine réconciliation avec lui. Alors il vient vers l'homme pour le chercher là où il est ; pour l'inviter à revenir vers lui, s'il voulait... Sa toute-puissance se fait toute-puissance d'abaissement, dans l'incarnation puis dans la mort. Il se fait homme. Il prend sur lui tout ce qui éloignait l'homme de Dieu, jusqu'à devenir «péché». Mais en tout cela il reste le Fils aimant de son Père. Et c'est ainsi qu'il nous sauve.

PS : Le verset que vous citez (Matthieu 10,29) serait probablement mieux compris si l'on traduisait : «sans que votre Père le sache» (littéralement : «à l'insu de votre Père»).

Vendredi 11 mars 2011

Ève : Sacrifier sa vie ?

J'aimerais comprendre cette phrase : «Oui, celui qui veut se sauver lui-même se perdra ; mais celui qui se sacrifie pour moi se sauvera.» Pourriez-vous m'éclairer ? Merci.

Bonjour, merci pour votre question, car cette phrase est effectivement peu aisée à comprendre... surtout dans la traduction que vous citez ! Il est curieux d'écrire que Jésus nous demande de nous «sacrifier» pour lui (on se demande dans quel but ?), alors que c'est lui qui s'est offert pour nous en sacrifice ! La traduction de la Bible de Jérusalem est la suivante : «Qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perd sa vie à cause de moi, celui-là la sauvera» (Luc 9,24).

La première partie de la phrase est simple : celui en effet qui veut se sauver lui-même n'y parviendra pas. Seul Dieu peut nous apporter le salut, c'est-à-dire la victoire sur le mal et la mort, et le partage éternel de son bonheur. Il est évident que l'homme ne peut pas s'assurer cela à lui-même. Jésus énonce donc d'abord une bonne nouvelle : l'homme ne peut se sauver, mais lui, Jésus, est venu nous sauver et il nous suffit de nous en remettre à lui. Mais comment ? C'est là où la seconde partie de la phrase, plus paradoxale, trouve son sens. Pour que notre vie soit sauvée par Jésus, il faut que nous acceptions – car, bien sûr, nous restons toujours libres – de la lui remettre, donc de nous débarrasser de toute prétention à tout vouloir décider par nous-mêmes, à ne suivre que nos propres désirs, etc. Cela passe bien



par une sorte de mort à soi-même : mort à tout ce qui en nous ne peut pas perdurer dans l'éternité, ce que saint Paul appelle «le vieil homme». Et cela peut sembler parfois austère, voire douloureux. Mais Jésus ajoute «à cause de moi», ce qui change tout, car c'est par amour alors qu'on se remet à lui ; et l'amour rend doux ce qui pouvait d'abord paraître difficile. Vous voyez, tout cela n'est finalement pas une question de sacrifice, mais de bonheur !

Jeudi 10 mars 2011

Philippe : Comment vivre le jeûne du Carême ?

? Bonjour, je désirerais connaître les interdictions concernant l'ingestion de chair animale durant la période du carême ainsi que celles relatives à la fréquentation des salles de spectacles. Merci.

Bonjour. Voilà au moins une question précise ! Il me semble que, pour pouvoir y répondre, il faut d'abord rappeler le sens du Carême : quarante jours nous sont donnés pour nous approcher de Dieu – de même qu'Élie a marché quarante jours dans le désert vers la montagne sainte de l'Horeb. Ce qui importe est donc le but : vivre davantage en Dieu. Tout le reste n'est que moyens.

Traditionnellement, l'Église propose trois moyens pour aider dans cette traversée : la prière, le jeûne et l'aumône. On remarque donc qu'il ne s'agit pas «d'interdictions», mais au contraire de pratiques positives qui sont recommandées parce qu'elles nous permettent d'exercer l'amour à l'égard de Dieu (prière), de nous-mêmes (jeûne) et de notre frère (aumône). Le jeûne, qui n'est donc qu'un de ces moyens, nous aide à être plus libres, en nous permettant de nous affranchir de certains désirs, ou du moins de les relativiser, et de placer notre confiance en Dieu.

La discipline actuelle de l'Église demande que l'on s'abstienne de viande les vendredis de Carême et que l'on fasse du Mercredi des Cendres et du Vendredi Saint des jours de jeûne (un seul repas frugal). Prescriptions légères donc, qui montrent bien que l'essentiel n'est pas là : encore une fois, le Carême ne réside pas dans l'obéissance à des prescriptions obligatoires. Ceci est tout à fait étranger à notre foi, même s'il est nécessaire, puisque nous sommes des êtres incarnés, que notre tension vers Dieu s'exprime par des actes concrets. Chacun les déterminera en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il peut. «C'est pour que nous soyons libres que le Christ nous a libérés !» (Galates 5,1).

Mercredi 9 mars 2011

Pierre : Perdu dans le péché...

? Bonjour et merci pour ce chemin de Carême que vous nous aidez à suivre et qui commence par une grande interrogation. J'ai du mal à saisir le véritable sens de cette phrase : «Celui qui n'avait pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu» (2 Corinthiens 5,21). De qui s'agit-il exactement ? Quel est le véritable sens du mot «péché» qui apparaît, dans cette phrase, comme une nécessité ? Je suis un peu perdu.

Bonjour et merci pour votre question : en effet le style de Paul, souvent un peu elliptique, doit rendre cette formule difficilement compréhensible pour beaucoup. Le contexte aide à préciser de qui il s'agit. On lit un peu plus haut : «C'était Dieu qui dans le Christ se réconciliait le monde» (5,19). «Celui qui n'avait pas connu le péché» désigne donc bien le Christ qui, comme le dit la lettre aux Hébreux, a été «tenté en tout», mais n'a jamais cédé à la tentation. C'est par son incarnation qu'a pu s'effectuer cette «réconciliation» entre Dieu et l'homme, dont parle Paul. Pour ce faire, il a pleinement assumé notre nature humaine, devenue pécheresse ; dit autrement : sans commettre lui-même de péché, il s'est «identifié» (c'est la traduction liturgique) à l'homme pécheur ; ou encore : il a pris sur lui tous nos péchés. On

ne sait, à vrai dire, pas trop bien quelle expression utiliser, tant cela est inouï. Mais il est clair que c'est parce que le Christ a assumé tous nos péchés – et la mort qui en est la conséquence et qu'il a subie sur la croix – que la nature humaine sanctifiée en lui est désormais capable de s'ouvrir à sa sainteté. En lui, parce que Dieu s'est fait homme, l'homme peut avoir part à «*la justice de Dieu*», devenir juste en Dieu (il ne faut pas oublier la fin de la phrase !) ou, comme, ose le dire Pierre, «*devenir participant de la nature divine*» (1 Pierre 1,4). C'est là «*l'admirable échange*» dont parlent les Pères de l'Église !

Mercredi 9 mars 2011

Michel : Israël, peuple élu ?



Bonsoir à tous, Avant même de commencer la Route de Pâques, puis-je me permettre de vous poser une question ? J'anime un petit groupe biblique. Lors de notre dernière rencontre, la question me fut posée de savoir si Israël était encore ou non le «peuple élu». J'ai répondu oui en promettant de développer davantage ce point lors de notre prochaine réunion. Pour moi, il ne fait aucun doute que Dieu n'a pas abandonné son peuple qu'il a choisi et auquel il a donné tout son amour même s'il ne l'a pas reconnu. Jésus est juif. Il a accompli jusqu'au bout la promesse du Père. La place d'Israël dans le plan de Dieu aujourd'hui est un mystère mais je me réfère à *Nostra Aetate* et aussi à *Lumen Gentium*. J'ai trouvé quelques textes qui pourraient étoffer mon propos mais je voudrais faire court pour ne pas trop compliquer les choses. Quel type de réponse me conseilleriez-vous ? Je vous remercie par avance de vos conseils.

Bonjour. Puisque vous nous sollicitez déjà pour démarrer, eh bien... démarrons ! Comme vous le faites remarquer très justement, il faut tenir deux éléments : 1. Jésus lui-même est juif et s'inscrit par son incarnation dans l'héritage de ce peuple avec lequel Dieu a fait alliance de toujours à toujours. Or, nous dit Paul, «*les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance*» (Romains 11,29), dans un texte particulièrement éclairant et important pour cette question. 2. L'autre aspect à tenir, c'est celui du mystère. «*Car je ne veux pas, frères, vous laisser ignorer ce mystère, de peur que vous ne vous complaisiez en votre sagesse : une partie d'Israël s'est endurcie jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens, et ainsi tout Israël sera sauvé*» (11,25-26). La branche d'«*olivier sauvage*» (les païens) est bel et bien greffée sur «*l'olivier franc*» (Israël) mais elle a besoin de lui pour vivre, comme les branches ont besoin des racines. Le second ne remplace pas le premier, l'alliance nouvelle ne rend pas la première caduque. C'est toute la problématique de l'accomplissement qui est ici convoquée : ce qui accomplit ne détruit pas mais remplit au contraire. Pourtant, dans le cas présent, pour que tout soit vraiment «rempli», il faudra encore que tous, Israël compris, reconnaissent le salut donné par Dieu en son Fils Jésus. Quand ? comment ? Sans doute faut-il rester très humbles devant ce mystère ! C'est Dieu qui conduit toutes choses...

«*En effet, de même que jadis vous avez désobéi à Dieu et qu'au temps présent vous avez obtenu miséricorde grâce à leur désobéissance, eux de même au temps présent ont désobéi grâce à la miséricorde exercée envers vous, afin qu'eux aussi ils obtiennent au temps présent miséricorde. Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde. Ô abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Qui en effet a jamais connu la pensée du Seigneur ? Qui en fut jamais le conseiller ? Ou bien qui l'a prévenu de ses dons pour devoir être payé de retour ? Car tout est de lui et par lui et pour lui. À lui soit la gloire éternellement ! Amen*» (Romains 11,30-36).

Samedi 5 mars 2011

